



ACTE 1^{er}, SCÈNE XII.

LES FEMMES LIBRES,

FOLIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

ET A GRAND SPECTACLE,

Par M^l. P^o Cournemine et A. Salvat.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Galté,
le 25 février 1838.

La scène est à Stamboul.

ACTE I.

Un jardin formant esplanade en avant du palais d'Ismaïl, dont une riche grille à droite, annonce l'entrée. Au premier plan à gauche du spectateur, une porte faisant corps avec un élégant pavillon surmonté d'une terrasse et dont la fenêtre à hauteur d'entresol, est garnie d'un store baissé. Au fond, une riche balustrade avec des vases de fleurs, et au-delà une vue de la ville.

SCÈNE I.

ZIRZABELLE, ERLISKA, CÉLIME, IDAMOE, FANNY, LYDIA,
NADIRE.

(Au lever du rideau, toutes sont groupées au fond, et prêtent une oreille attentive à la voix d'un crieur dont les paroles se perdent au loin.)

LYDIA.

Allons, encore un firman qu'on publie, et comme d'habitude, impossible de rien entendre!

CÉLIME.

Je gage, moi, mes sœurs, que c'est pour obéir à quelque ordre du visir Ismaïl, que jamais aucun crieur ne passe sous cette terrasse.

ZIRZABELLE.

Il en est bien capable, le monstre! qui sait d'ailleurs, si, dans les réformes opérées par le puissant Moumouth, il n'y a pas quelque chose qui nous concerne et qu'il veut nous cacher?

N. B. Voir à la fin, pour la distribution des rôles.

CÉLIME.

Je pense comme Zirzabelle.

ZIRZABELLE.

N'est-ce pas indigne à lui de ne pas concevoir que, pour de pauvres récluses, ce serait du moins un vif plaisir que de savoir ce qui se passe au dehors ?

ERLISKA.

Oh ! toi, on sait que tu ne l'aimes pas ; et pourtant, tu as moins sujet de te plaindre que nous ; tu es sa benjamine.

Musique nouvelle de M. H... ou, air : de Mar'anne.

Nous avons tenté pour lui plaire,
Humainement tous les moyens ;
Mais jusqu'ici, rien n'a pu faire,
Et nos efforts ont été vains.

Sans qu'il l'en coûte,
Et qu'il s'en doute,
Toi, sans effort

Tu l'as charmé, d'abord ;

La différence,
Vaut bien, je pense,
Qu' sans méchanc'té,

Le fait soit rapporté :

Quand pour toi seul, sont les caresses,
Les soins, les égards...

ZIRZABELLE.

Eh ! vraiment,

Ce qui me déplaît justement,
Ce sont ses politesses.

ERLISKA.

Tu es bien difficile : si je pouvais être à la place !..

ZIRZABELLE.

Et moi, si je pouvais te la céder !.. oh ! c'est que je déteste cet Ismaïll..

NADIRE.

Mais pourquoi ?

ZIRZABELLE.

Pourquoi ?.. parce qu'il est vieux, parce qu'il est laid, parce que j'admire le sultan son maître, et que j'ai la preuve qu'il blâme tout ce qu'il fait, s'il ne conspire même contre lui.

TOUTES.

Se pourrait-il ?..

ZIRZABELLE, continuant.

Je le déteste, parce que la préférence qu'il m'accorde me fatigue, m'ennule ; parce que la surveillance dont il nous entoure, me pèse et m'irrite ; enfin...

CÉLIME, regardant au fond.

Silence, voici son cerbère, la vieille Fatmé qui vient à nous.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FATMÉ.

FATMÉ, entrant vivement.

Air : Tic, et tic, et tac, et tin, tin, tin.

Rentrez, mes p'tits cœurs, jolis p'tits choux,

Petit's filles,

Soyez bien gentilles ;

Car, le visir, notre maître à tous,

En ces lieux, vient tout exprès pour vous.

ZIRZABELLE.

Peste soit encor de sa visite !..

FATMÉ, s'approchant d'elle.

C'est toi seule, qu'il trouve à son gré :

A le bien recevoir, je t'invite...

ZIRZABELLE.

Quel supplice !.. (A part.) Oh ! je me vengerai !..

FATMÉ.

Rentrez, mes petit's cœurs, etc.
ERLISKA, FANNY, IDAMOE, NADIRE, CÉLINE.

Pour recevoir notre illustre époux,
Petit's filles,

Soyons bien gentilles ;

Car, Ismail, notre maître à tous,
En ces lieux, vient tout exprès pour nous.

ENSEMBLE.

ZIRZABELLE.

Disputez-vous un pareil époux,
Petit's filles,

Faites les gentilles,

D'aucun', mon cœur ne sera jaloux,
Car, pour lui, je n'ai que du courroux.

(Fatmé a frappé à la porte du pavillon. Deux muets parrassaient et la suivent après que toutes les femmes sont rentrées.)

SCÈNE III.

ISMAIL, RIGOBERT, ZERLINE, ESCLAVES et NÈGRES.

ISMAIL, entrant, et se parlant lui-même, en devantant de quelques pas les autres personnages qui le suivent et s'arrêtent au fond.

Si ce n'est pas le comble de la folie et du ridicule !.. faire publier l'établissement de cinquante nouvelles imprimeries, l'abolition de la bastonnade et l'ouverture de vingt écoles d'enseignement mutuel !.. il est évident que nous marchons vers un bouleversement général... quel tyran que ce Moumouth !..

Air de madame Grégoire. (De Béranger).

Le peuple, autrefois,

Avant qu'on cherchât à l'instruire,

Respectait les lois

Qu'alors il ne pouvait pas lire ;

Sous de gros impôts,

Il pliait le dos ;

Esclave, à la moindre incartade,

On lui donnait la bastonnade...

Regrets superflus,

Le bon temps n'est plus !

Puissant, révééré,

Soleil de grandeur, de justice,

Son père adoré,

Régnait selon son doux caprice :

Quand il se montrait,

Le peuple tremblait ;

Je l'ai vu, dans les grandes fêtes,

Couper lui-même quelques têtes...

Regrets superflus,

Le bon temps n'est plus !

(Se tournant vers le fond, et s'adressant aux esclaves.)

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites là ?.. bons à rien... paresseux... qu'on s'occupe.

RIGOBERT.

C'est l'heure du repos.

ISMAIL.

Il n'y a pas d'heures de repos, pendant que le soleil marche... travaillez, canailles, ou sinon, je vous fais battre la semelle et je vous coupe les vi-vres.

RIGOBERT, à part.

Vieux gredin, va !..

ZERLINE, bas à Rigobert.

Tais-toi, frère...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FATMÉ.

ISMAIL, bas à cette dernière qui sort du pavillon.
Ah ! te voilà ?.. mes ordres...

FATMÉ, de même.
Sont exécutés, maître.

ISMAIL.
Ma visite est attendue avec joie ?

FATMÉ.
Par la plupart de vos odalisques, oui ; mais non par votre belle protégée : celle-là vous hait !.. méfiez-vous-en, seigneur.

ISMAIL.
Bon ! caprice, enfantillage ; un cachemire l'appaisera... Tu es sûre qu'aucune n'a connaissance de ce qui se passe en ville ?

FATMÉ.
Je ne les quitte guère plus que mon ombre, et ce n'est pas des eunuques muets qui les servent, qu'on peut craindre aucune conséquence.

ISMAIL.
Je me rends auprès d'elles. (Fausse sortie.) Si quelqu'un me demandait, je ne suis visible que pour le seigneur Mysapouf, c'est un turc de l'ancienne roche, celui-là !.. (S'adressant aux esclaves.) Vous m'avez entendu ?.. Arrosez ces fleurs, ratissez ces allées... (A Fatmé.) Choisis quatre de ces drôles, et fais-leur nettoyer le bassin de la grande pelouse ; cela les occupera, les lâches !

(Il entre dans le pavillon. Fatmé fait signe à quatre esclaves de la suivre, et Rigobert et Zerline qui ont pris l'un un rateau, l'autre un arrosoir, restent seuls en scène.)

SCÈNE V.

RIGOBERT, ZERLINE.

RIGOBERT, regardant Ismail s'éloigner.

Quelle douceur ! quelle humanité ! comment ne pas s'attacher à un pareil maître ?.. Si ce que je souhaite à celui-là, pouvait lui arriver, je te réponds qu'il ne serait pas long-temps sans être pendu.

ZERLINE.
Que nous en reviendrait-il ? nous serions toujours esclaves.

RIGOBERT.
Peut-être... Il ne faut pour nous tirer de l'ornière où nous sommes qu'un hasard comme celui qui nous y a jetés.

ZERLINE.
Oh ! toi, frère, tu espères toujours !..

RIGOBERT, gaiement.
Oui certes ; l'espérance, ma Zerline !.. Eh ! mon Dieu, c'est la richesse du pauvre.

Air : Vaud. du Charlatanisme.

Malheur à qui n'espère rien,
L'espoir, c'est la philosophie ;
Espérer, c'est l'unique moyen
D'supporter les maux de la vie.
Par l'espoir, que d' gens soutenus !
Sans espoir, quel affreux supplice !
Par l'espoir, que d' biens obtenus !
Que d' chagrins d' moins, que d' bon temps d' plus !..
Tu vois qu' c'est double bénéfice.

ZERLINE.
Que tu es heureux, mon Rigobert ! et que je voudrais voir ce pauvre Berlingo t'imiter !

RIGOBERT.
Oh ! lui, c'est le caractère le plus triste, le plus apathique !.. et pourtant, il me semble que le sort ne l'a déjà pas si mal traité ?.. d'abord, en donnant des leçons de danse aux femmes d'Ismail, il s'est long-temps épargné toute espèce de corvée ; ensuite, l'amour ridicule dont s'est éprise

pour lui, la vieille Fatmé, ne lui vaut-il pas chaque jour quelque heureuse préférence? je n'en ai pas eu autant, moi!.. Je sais bien qu'il t'aime, qu'il est passablement jaloux, et que sans les projets ambitieux qui m'ont fait entreprendre ce maudit voyage, vous seriez à présent mariés, et aussi fortunés qu'on peut l'être, quand on ne possède rien; mais sont-ce ses doléances perpétuelles qui remédieront à ce qui est arrivé?.. pris par un corsaire et vendus comme des bêtes de sommes, bien certainement, tu étais perdue pour lui, si, pendant la bagarre, il ne me fût venu l'idée du déguisement qui cache ton sexe; et quand ton honneur est sauf, quand nous avons eu la chance de ne pas être séparés, c'est en continuant à se lamenter qu'il remercie le ciel?.. si donc, c'est le fait d'un ingrat ou d'un fou!

BERLINGO, en dehors.

Mais attends donc... ne vas pas si vite... Dieu de Dieu... s'il est possible!..

RIGOBERT, à Zerline.

Tiens!.. quelqu'un qui bougonne, je suis sûr que c'est lui.

SCENE VI.

LES MÊMES, BERLINGO, portant une caisse de fleurs avec UN NÈGRE beaucoup plus grand que lui, puis, FATME, suivie de deux ESCLAVES.

BERLINGO, pliant sous le faix.

Mais arrête-toi donc!.. il n'entend pas plus le français qu'un suisse... enragé moricand, va!..

ZERLINE, à Rigobert en remontant la scène.

Pauvre ami! il a bien sujet de se plaindre, vois comme il est chargé.

RIGOBERT.

Parce qu'il est maladroit : c'est l'autre qu'il fallait laisser derrière; mais il a toujours peur de se mettre en avant.

BERLINGO, au nègre.

Veux-tu bien t'arrêter, animal!..

LE NÈGRE, lâchant tout à coup son fardeau, et se tournant furieux vers Berlingo.
Hein, qui, animal?.. moi, pas animal, moi homme nègre... toi blanc, animal plutôt, entends-tu... (Il lui donne un coup de poing.)

BERLINGO, criant.

Oh! sur le nez!..

BERLINGO, les séparant.

Là! là! l'africain!..

FATMÉ, entrant.

Eh bien! une querelle?.. Berlingo tout en pleurs... (S'adressant à celui-ci.) Qu'est-ce qu'on t'a fait, mon garçon?

RIGOBERT, bas à Zerline.

Vois-tu, comme elle le cajole.

BERLINGO, piteusement.

C'est lui qui me bat...

FATMÉ, au nègre...

Comment, drôle, tu oses te permettre...

LE NÈGRE...

Pourquoi lui, dire à moi animal... moi tant colère, d'abord.

FATMÉ.

Il a bien fait. (Aux esclaves qui l'ont suivi, en leur désignant le nègre.) Qu'on lui administre vingt coups de sangle sur les reins, cela lui remettra le sang en équilibre. (Montrant Berlingo.) Quant à ce chrétien, j'ordonne qu'on lui réserve les travaux les plus doux... (Bas à Berlingo.) Console-toi, mon petit Berlingo, tu m'intéresses et, si, comme je l'espère, j'ai lieu d'être contente de toi, je te soignerai.

ZERLINE, gaiement et bas à Rigobert.

Hein! si l'on était jalouse?..

FATMÉ, à Zerline.

Toi, Zanco, suis-moi.

ZERLINE, vivement.

Tout de suite, dame Fatmé; vous êtes si bonne pour lui, vous le serez peut-être bien aussi un peu pour moi, n'est-ce pas?

FATMÉ.

Eh mais ! pourquoi pas ?.. (A part.) Il est très gentil, ce petit bonhomme-là.

(Les deux esclaves emmènent le nègre, et Fatmé sort suivie de Zerline qui s'éloigne en faisant à ses amis divers signes d'intelligence.)

SCÈNE VII.

RIGOBERT, BERLINGO.

RIGOBERT, galment.

Mon compliment, mon ami ; diantre ! comme tu as empaumé la chinoise ! mais cette femme-là t'adore, mon cher.

BERLINGO.

Jolie conquête ! cinquante ans au moins, et cinq à six dents au plus.

RIGOBERT.

Eh ! qu'importe ! je calcule où les choses peuvent conduire.

BERLINGO.

Tu aurais bien dû penser de même avant de nous faire quitter Paris, alors !.. la belle spéculation que d'avoir tout fondu, pour former une cargaison de paraplumes que tu voulais aller vendre en Afrique !

RIGOBERT.

L'idée était bonne, trouve-moi un commerce ou l'on puisse être plus promptement à couvert.

BERLINGO.

Oh ! faut-il que j'aie eu la bêtise de t'écouter !

Air du Postillon de Lonjumeau,

J'étais dans une si belle passe,
 Mes affaires allaient si bien !
 Aucun des bals du Mont-Parnasse,
 N' pouvait lutter avec le mien.
 A coup sûr, ma fortun' s'rait faite,
 Au train dont la vogue marchait,
 Par semain' plus d' cent francs d' recette,
 Rien qu'à dix centim's le cachet...
 Oh ! oh ! oh ! qu'il était beau,
 Mon bal du faubourg Saint-Marceau !
 Oh ! oh ! oh ! qu'il était beau, etc.

RIGOBERT.

Ah ! tu vas recommencer tes jérémiades ordinaires ?

BERLINGO.

Eh bien ! oui, parce que je n'y peux plus tenir ; parce qu'avec la crainte continuelle de me voir enlever ma Zerline, si l'on découvrirait son sexe, j'ai de l'esclavage par-dessus la tête et des coups de bâton plein le dos : parce que le malheur m'abrutit, que je n'ai plus de courage, plus d'espoir ; que je ne crois plus à rien ; parce que...

RIGOBERT, vivement.

Parce que tu es un imbécille... on croit toujours et on ne désespère jamais.

Air : De Prévile et Tacconnet.

C'est offenser la divin' providence,
 Que d' murmurer ainsi contr' ses décrets ;
 N' rougis-tu pas de douter d' sa puissance,
 Et de t' livrer à d' éternels regrets,
 Quand chaque jour nous r' sentons ses bienfaits ?

BERLINGO, se parlant à part.

Ils sont jolis!..

RIGOBERT, continuant.

Souvent le sort, j'en conviens, nous outrage ;
 Il nous éprouv', mais c' n'est pas chez autrui,
 Que pour lutter, on doit chercher appui :
 C'est en soi-mém' qu'il faut trouver l' courage
 De le combattre et d' l'emporter sur lui !

BERLINGO.

Tout ça, ce sont de superbes raisonnemens... en chansons ; mais pour

les mettre en pratique... et puis, voyons, je suppose que j'adopte ton système, qu'est-ce que j'y gagnerai ?

RIGOBERT.

Nigaud ! de la bonne humeur, de la force, de la présence d'esprit pour profiter d'une occasion favorable, si elle venait à se présenter.

BERLINGO.

Si j'étais sûr quelle dût être prochaine...

RIGOBERT, d'un air mystérieux.

Elle l'est peut-être plus que tu ne crois.

BERLINGO, vivement.

Il se pourrait ! et comment ?

RIGOBERT.

De deux manières : d'abord, par suite des troubles qui ne peuvent manquer d'éclater dans les états du sultan ; car, tu comprends qu'alors il nous serait facile...

BERLINGO.

Facile, oui, mais non pas sans danger ; voyons la seconde manière, je crois que je l'aimerais mieux.

RIGOBERT.

Oh ! celle-là est beaucoup plus simple !... si on ne réussissait pas, on en serait probablement quitte... pour être empalé... as-tu déjà été empalé ?

BERLINGO.

Veux-tu te taire ! il ose dire que la seconde manière est plus simple !

RIGOBERT.

Écoute-moi donc : en prenant nos mesures pour ne pas être découverts...

BERLINGO.

Je crois bien ! ça ne serait pas à négliger.

RIGOBERT.

Voici ce dont il s'agit : Une femme, qu'à la richesse de son costume, je suppose être la favorite d'Ismaïl, s'est montrée, moi présent, deux jours de suite à la fenêtre de ce pavillon. Ses précautions, quelques gestes assez significatifs, auxquels, par malheur, je n'ai pu répondre, m'ont fait croire que j'avais su lui plaire ; ou tout au moins qu'elle attendait de moi un service. Dans tous les cas, tu conçois que si je lui étais agréable, sa protection nous serait acquise, et alors...

BERLINGO.

Fameux pour nos intérêts ! mais comment lier une intrigue avec elle ? si ce maudit visir n'avait pas supprimé mon emploi là-dedans, j'aurais pu... il faudrait un moyen de la voir, de lui parler...

RIGOBERT.

C'est justement ce que j'ai trouvé, lorsqu'elle m'apparut pour la première fois, elle fut je crois attirée par le bruit d'une querelle que j'avais avec un nègre, ici, à cette même place... le moyen dont je compte me servir, c'est la répétition de cette scène. Veux-tu t'y prêter, tandis que nous sommes seuls nous allons en faire l'épreuve.

BERLINGO.

A coups de poings, n'est-ce pas ? merci, je sors d'en prendre.

RIGOBERT.

Mais songe donc à ce que ça peut te rapporter ?

BERLINGO.

Parbleu ! je m'en doute ! quelque bosse, quelque foulure !

RIGOBERT.

Eh ! non, poltron ! ce sera pour la frime. (Lui donnant une bourrade.) Tiens, comme ça...

BERLINGO.

Ne tape donc pas si fort ! (Il lui rend le coup qu'il vient de recevoir.)

RIGOBERT, frappant toujours.

Douillet, va !.. ah ! dis donc, tu te fâches ?

(Tous deux s'animent et finissent par se battre sérieusement.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, ISMAÏL, puis QUATRE NÈGRES, et plus tard MYSAPOUF et QUATRE EUNUQUES, dont l'un est MOUMOUTH.

ISMAÏL, sortant du pavillon.

Mahomet, que vois-je ! deux esclaves se battre ! et deux esclaves que

J'ai payés 600 sequins, encore! holà! (Aux quatre nègres qui paraissent.) Qu'on sépare ces drôles, et qu'il leur soit appliqué à chacun dix coups de bâton sur la plante des pieds, pour leur apprendre à risquer de se faire mal.

BERLINGO, à part.

En voilà une drôle d'attention...

RIGOBERT, à Ismail.

Mais, seigneur...

ISMAIL, froidement.

Quinze coups de bâton.

RIGOBERT.

Comment...

BERLINGO, l'interrompant et à part.

Veux-tu bien te taire; tu ne vois pas qu'à chaque plainte, le scélérat augmenterait la dose?

ISMAIL.

Allons, allons, qu'on les emmène.

(A ce moment, Mysapouf paraît et vient à Ismail; sa suite demeure au fond.)

UN NÈGRE, répondant à Ismail.

Oui, bon maître, tout de suite... (Bas à Berlingo et en le menaçant.) Chacun son tour; moi besoin de me venger.

RIGOBERT, à part.

Air : Petit blanc, mon bon frère.

Quel jugement atroce!

ISMAIL.

Dépêchons...

RIGOBERT.

Quoi, déjà?

BERLINGO, désignant le nègre.

Dieu! quel regard féroce!

Et pour me sauver ça,

Ma Fatmé n'est pas là!

RIGOBERT, à Ismail.

Grac' pour notre infortune,

Épargne-nous...

ISMAIL.

Jamais.

BERLINGO, bas au nègre.

Nègre, sois sans rancune...

LE NÈGRE.

Moi, pas comprendre français...

CHOEUR.

LES NÈGRES, voulant saisir Rigobert et Berlingo.

Petit blanc, mon bon frère,

Ah! ah! petit blanc si doux;

Sans fâch'ri', laiss'-toi faire,

Toi, s'ras content de nous.

BERLINGO et RIGOBERT, implorant Ismail.

Maître, sois sans colère,

Nous embrassons tes genoux;

Ne les laisse pas faire,

Et prends pitié de nous.

(Ismail est inexorable, on les emmène malgré leur résistance.)

SCÈNE IX.

ISMAIL, MYSAPOUF, MOUMOUTH, et TROIS EUNUQUES; puis ZIRZABELLE, dans le pavillon.

MYSAPOUF.

Pardon, vertueux Ismail, je vous ai dérangé de vos affaires?

ISMAIL.

Du tout, seigneur Mysapouf, je regrette seulement que le petit compte que j'avais à régler avec ces deux coquins, ne m'ait pas permis de vous témoigner plus tôt toute la joie que j'éprouve chaque fois que vous me faites visite.

MYSAPOUF.

Je la partage sincèrement, seigneur visir.

(A ce moment, Zirzabelle se montre derrière la jalousie.)

ISMAIL, à Mysapouf.

Je le sais; nous nous comprenons, nous deux... mais quel motif...

MYSAPOUF.

Ne le devinez-vous pas? encore une lubie, un caprice du maître.

ISMAIL.

Plus bas! éloignez même votre escorte; Mahomet conseille la prudence

MYSAPOUF.

C'est juste.

ZIRZABELLE, pendant que Mysapouf donne aux hommes de sa suite, l'ordre de se retirer.

Ismail avec un étranger... si je pouvais sans être vue...

ISMAIL, à Mysapouf qui redescend la scène.

Maintenant, chef des eunuques, je vous écoute.

MYSAPOUF.

Vous connaissez mes opinions et l'estime que je vous porte, je laisse donc tout préambule pour arriver au fait: Votre éloignement de la cour a éveillé les soupçons de Moumouth, et il m'envoie, non-seulement pour m'assurer si, dans votre intérieur, vous exécutez vous-même ses ordres, en ce qui touche l'abolition de certains vieux usages, mais encore pour vous faire apposer votre seing sur les cinquante-deux firmans qu'il a rendus et fait publier pendant votre absence.

ISMAIL, vivement surpris.

Cinquante-deux firmans en quinze jours! quelle effrayante fécondité! il n'en a paru que trente-trois depuis quarante ans que je suis aux affaires!

Air: On dit que je suis sans malice.

Quand je fabriquais, sous ses pères,
Des lois urgentes, salutaires,
Je les avouais franchement,
Aujourd'hui c'est bien différent.
Pour celles-ci, null' connivence
N'engagera ma conscience:
Bonn's ou mauvais's, à lui l'fardeau,
Pas si sot d'y mettre mon sceau.

MYSAPOUF.

Hum! prenez garde: Certainement ne pas vouloir approuver aux yeux de la nation, la destruction de nos institutions, c'est une belle résolution; mais dans cette occasion, votre ambition doit prendre en considération, la conservation de sa position... voilà mon opinion.

ISMAIL.

Je n'écoute que mon devoir.

MYSAPOUF.

Craignez son ressentiment, vous savez...

ISMAIL.

Je sais que parmi les vrais croyans, la mesure de mécontentement est quasi comble, et que je n'aurais qu'un mot à dire pour qu'il fût renversé

ZIRZABELLE, à part.

Ceci est bon à savoir.

MYSAPOUF, avec surprise et vivement.

Se peut-il! il serait donc vrai...

ISMAIL.

Chut! ce lieu n'est pas convenable pour une explication de ce genre.

Air: Accourez tous, venez m'entendre (Charlatan, opéra.)

Ici, l'en pourrait nous entendre,
C'en est assez sur ce sujet;
Suivez-moi, je vais vous apprendre
Le reste de ce grand secret.

D'une pareille confiance,
Vous sentez quelle est la valeur?

MYSAPOUF, à part et avec une crainte marquée.

J'en conçois si bien l'importance,
Que j'y r' noncerais de bon cœur.

MUSÉE DRAMATIQUE.

ENSEMBLE.

ISMAIL.

Ici, l'on pourrait nous entendre, etc.

MYSAPOUF, à part.

Ici, quelqu'un pourrait l'entendre,

Et de nous deux ce serait fait :

Ailleurs, j'aime bien mieux apprendre

Le reste de ce grand secret. (Ils sortent du côté du palais.)

SCÈNE X.

ZIRZABELLE, d'abord seule, puis ZERLINE.

ZIRZABELLE, à la fenêtre du pavillon.

Divin prophète! quelle heureuse idée j'ai eue de les écouter!.. mais comment faire connaître au sultan le danger qui le menace?... il y a bien quelques esclaves qui ont le privilège de sortir parfois de ce palais, mais à qui me fier et de quel moyen me servir... si je faisais un célarne... leur langage est assez connu dans ces climats, pour qu'il se trouve ici quelqu'un qui le comprenne... c'est cela, essayons d'abord, le bon génie de Moumouth fera peut-être le reste. (Elle disparaît.)

ZERLINE, arrivant galement par le fond.

Conçoit-on cette vieille Fatmé qui fait aussi maintenant l'aimable avec moi! eh! qui sait, il y a peut-être encore là, une nouvelle planche de salut... ma foi, suivons les conseils de Rigobert, sa philosophie est si douce! si consolante!

Air de le galoppade.

Au lieu d'être soucieux

Il vaut mieux

S'livrer à l'allégresse!

La vrai sagesse

Est d'avoir constamment

L'esprit libre et content.

Aux regrets cuisans,

Qu'enfin un peu d'espoir succède;

Pour les bonnes gens

Tôt ou tard, viendra le bon temps.

Point d' soucis, d'humeur!

Les maux passés sont sans remède,

Une heur' de bonheur

Efface un siècle de douleur.

Au lieu d'être soucieux, etc.

Effet surprenant,

De l'espoir, magique influence,

Mon désir constant,

Se réalise en cet instant.

Avec mes amis,

Libre enfin, je retourne en France,

Je r'vois mon pays

Et tous mes chagrins sont finis.

Au lieu d'être soucieux, etc.

(Entendant Berlingo se plaindre dans la coulisse.) Mais je ne me trompe pas, c'est la voix de Berlingo; on dirait qu'il pleure... (Elle remonte la scène.)

SCÈNE XI.

ZERLINE, RIGOBERT, BERLINGO, puis ZIRZABELLE.

BERLINGO, avec l'expression de la plus vive douleur.

Aie! aie! aie!.. oh! là, là, là, là, là!.. porte-moi, Rigobert, porte-moi!

RIGOBERT, le soutenant.

Voyons, voyons, essayes-toi; que diantre!.. tu as la dégaine d'un din-don qu'on fait danser sur une tôle rouge.

ZERLINE, vivement.

Mais qu'a-t-il donc encore, mon Dieu!

* Sorte de bouquet parlant.

BERLINGO, qui s'est assis non loin du pavillon.
Ce que j'ai ? j'ai que je n'ai plus de peau sous les pieds, voilà ce que j'ai...
oh ! comme ça picote !

RIGOBERT, à Zerline.
Figure-toi, que je voulais par une feinte dispute, attirer à cette fenêtre, une odalisque du harem... je t'expliquerai mes motifs...

ZIRZABELLE, qui paraît sur la terrasse tenant un bouquet.
Que dit-il ?

ZERLINE.
Mais pourquoi cette correction ?

RIGOBERT.
Parce qu'Ismaël nous a surpris et qu'il nous a condamnés à recevoir chacun quinze coups de bâton sur cette partie du corps.

BERLINGO, à Zerline.
Tu l'entends, chacun quinze ? eh bien ! j'en ai reçu trente.

RIGOBERT.
Qu'est-ce qui te dit le contraire ?.. mais ça ne fait toujours que le compte. Quinze et quinze... est-ce ma faute si les bourreaux se sont trompés de victime.

BERLINGO.
Trompés... les brigands !.. oh ! c'est comme des millions d'épingles !

ZERLINE.
Malheureux Berlingo, va, il a une chance !..

BERLINGO.
Oui, elle est belle ! je suis sûr que je me noterais dans un coquetier.

ZIRZABELLE, à part.
Je crois que je puis me fier à eux ; et maintenant, puisse Mahomet nous être en aide.

(Elle jette son bouquet précisément à la place qu'occupe Berlingo, et se retire.)

BERLINGO, effrayé.
Bon ! qu'est-ce qui me tombe encore là ?

ZERLINE, vivement et avec surprise.
Un bouquet jeté de ce pavillon, à lui... (Le ramassant et s'adressant à Berlingo.) Est-ce que tu aurais aussi des intelligences...

BERLINGO.
Moi, je n'ai pas d'intelligence du tout.

RIGOBERT, à Zerline.
Tu dis que ce bouquet est tombé de là ?.. plus de doute, c'est de ma sultane... (Examinant le bouquet.) Des roses... des payots... du jasmin... voilà une attention...

ZERLINE.
Qui salt, c'est peut-être mieux encore. N'as-tu jamais entendu dire qu'arrangées de certaine manière, les fleurs avaient un langage aussi facile à déchiffrer que toute espèce d'idiôme ?

RIGOBERT.
En effet, il serait possible...

BERLINGO, se levant.
Parbleu ! qu'est-ce qui ne connaît pas ça ?.. c'est comme dans les ballets pantomimes ; un jeté-battu et un entre-chat, ça veut dire : je vous aime... (Grimaçant.) Bon ! v'là que ça me cuit, à c't' heure !.. non, ça me démange.

RIGOBERT, toujours à Zerline.
Mais, comment nous assurer...

ZERLINE.
En nous adressant à plus instruit que nous... voici justement un des hommes de la suite du chef des eunuques, je vais l'interroger.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MOUMOUTH.

ZERLINE, allant à ce dernier qui passe au fond et s'arrête près de la balustrade.
Un mot, camarade... sais-tu lire là-dedans ?

(Elle lui présente le bouquet.)

MOUMOUTH.
Comme dans un livre.

ZERLINE.
Eh bien ! prends...

MOUMOUTH, d'abord étonné, prend le bouquet des mains de Zerline, et après l'avoir examiné à part avec une attention croissante.

Qu'al-je vu!.. non content de braver les ordres de son maître, Ismaïl complète en secret sa perte!.. (A Zerline.) Tu sais donc... c'est bien, c'est très bien, enfant, Moumouth apprendra ce qu'il te dois, et cet avis l'assure sa reconnaissance et sa protection.

ZERLINE, à part, avec étonnement.

Que dit-il?..

BERLINGO et RIGOBERT, de même.

Sa protection!..

MOUMOUTH, continuant.

Holà! quelqu'un... (A un eunuque qui paraît.) Ton chef est chez le visir, qu'il vienne à l'instant même... c'est l'ordre du sultan, va...

RIGOBERT, voyant sortir l'eunuque.

Comment, il obéit!

ZERLINE, à part.

Je n'y comprends rien.

BERLINGO, de même, à Rigobert.

Voilà un gaillard qui sent terriblement le bâton!.. allons-nous-en de peur des éclaboussures.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MYSAPOUF, FATMÉ, EUNUQUES ET ESCLAVES qui viennent garnir le fond.

MYSAPOUF, entrant avec colère.

Qu'est-ce?.. et de quel droit... (Se prosternant tout à coup en reconnaissant son maître qui vient d'ôter une fausse barbe et le cafetan qui couvrait son costume.) Que vois-je!.. Moumouth!..

TOUS, de même.

Le sultan!

MOUMOUTH.

Ma présence vous étonne, n'est-ce pas?..

Air : J'en guette un petit de mon âge.

La vérité, vierge simple et jolie,
Auprès des rois, jadis avait accès,
C'est leur faiblesse pour la flatterie,
Qui l'a contrainte à fuir de leurs palais.
Depuis ce temps, dédaigneuse et cruelle,
Près d'aucun trône on ne l'a vu s'asseoir;
Et maintenant quand un roi veut la voir,
Il faut qu'il aille au-devant d'elle.

MYSAPOUF, tout tremblant.

Comment, mon doux maître...

MOUMOUTH.

Oui, ton maître qui, à ton insu, t'avait suivi, et qui veut laisser en ces lieux le souvenir d'un grand acte de justice.

MYSAPOUF, à part.

Mon sang se fige dans mes veines!

MOUMOUTH, s'adressant à tous.

Ismaïl est un infâme qui voulait attenter à mes jours; je le condamne à mort. (A Mysapouf.) Porte-lui le cordon; il connaît la manière de s'en servir... quant à ses biens, ses esclaves et ses femmes, je les confisque au profit de l'état... transmets-lui ma volonté et qu'elle s'accomplisse.

MYSAPOUF.

Entendre, c'est obéir, maître, j'y cours. (A part.) Afin aussi qu'il n'ait pas le temps de me compromettre. (A Fatmé.) Allez prévenir les femmes du traître, et annoncez-leur qu'elles sont veuves... (A deux eunuques.) Vous, suivez-moi. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté MYSAPOUF et FATMÉ.

BERLINGO, à part, à Rigobert.

En v'là de l'ouvrage! pourvu que l'odalisque au bouquet...

RIGOBERT, de même.
Bah ! il est bien question d'elle, à présent !

MOUMOUTH, à Zerline.
Maintenant, approche, et parle sans crainte ; quelle récompense veux-tu ?

ZERLINE, à part.
Ma foi, il faut profiter de l'occasion. (Haut.) Eh bien ! seigneur, la liberté de deux compagnons d'infortune. (Elle lui désigne son frère et Berlingo.)

MOUMOUTH.
Je te l'accorde, et j'y joins même une bourse de 600 sequins pour les aider à se tirer d'affaire. Quant à toi, et pour prix du désintéressement que tu me montres, je t'offre mon amitié. Tu me suivras au palais, et tu verras que sous le cafetan du monarque, il y a un brave homme, un bon diable avec lequel on peut vivre.

ZERLINE.
Tout autre de tes ordres serait une loi pour ton esclave, celui-ci sera un plaisir.

BERLINGO, à Rigobert.
Comment, elle accepte.

RIGOBERT, de même.
Eh bien ! tant mieux pour nous.

BERLINGO.
C'est ça, et s'il vient à s'apercevoir qu'au lieu d'un petit garçon c'est une...

RIGOBERT.
N'ales donc pas peur ; d'ici là nous serons installés avec elle. La chance tourne, laisse-toi faire, bénéti !

BERLINGO.
Laisse-toi faire ! laisse-toi faire !.. Je gage que si je t'écoute, il m'arrivera encore quelque chose ; tu me portes toujours malheur.

SCENE XV.

LES MÊMES, MYSAPOUF, FATMÉ, MUETS, ZIRZABELLE, ERLISKA, FANNY, IDAMOE, NADIRE, LYDIA, CELIME. Ces dernières ont la tête couverte d'un voile.

MOUMOUTH, à Mysapouf qui entre.
Eh bien ! le coupable ?..

MYSAPOUF.
S'est exécuté de la meilleure grace du monde ; et voici ses femmes qu'on t'amène.

MOUMOUTH.
Qu'on les conduise à mon sérail.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air : Fragment de la marche de la Sémiramide.

Vive notre sultan,
Vive ce chef puissant ;
Que sur la terre
Chacun révère
Moumouth le grand.

TOUTES LES FEMMES entrant en scène, Fatmé à leur tête.

A tes ordres nous accoupons,
A tes vœux nous obéirons.

MOUMOUTH.

Partons, partons !..

LES FEMMES.

A tes plaisirs, à tes amours,
Nous voulons consacrer nos jours
A tes plaisirs nous consacrons nos jours.

EUNUQUES et ESCLAVES.
A tes plaisirs, à tes amours
Elles consacreront leurs jours.

MOUMOUTH, à Zerline.

Viens esclave fidèle
Au sérail, suis mes pas...

MUSÉE DRAMATIQUE.

BERLINGO, bas, à Rigobert.
 J'espère bien qu'ell' n'acceptera pas :
ZERLINE, à Moumouth.
 Ah ! compte sur mon zèle ;
 Mais pourrai-je seigneur,
 Mériter (bis) un pareil honneur ?
BERLINGO, à Rigobert.
 Une amitié si tendre,
 Ne me présage rien de bon...
RIGOBERT, de même.
 Chut ! on pourrait t'entendre
 Et gare le cordon...
ZIRZABELLE, à part.
 Pour moi, je le confesse
 Quoiqu'original,
 Ce sultan (bis.) n'est vraiment pas mal.
CHOEUR GÉNÉRAL.
 Vive notre sultan,
 Vive ce chef puissant ;
 Que sur la terre
 Chacun révère
 Moumouth le grand ;
 A tes plaisirs, à tes amours, etc.

(Les femmes défilent en s'inclinant devant leur nouveau maître. Rigobert et Berlingo après avoir remercié le sultan, s'éloignent en faisant à Zerline un signe d'intelligence ; et Moumouth appuyé sur l'épaule de son jeune favori, ouvre la marche que ferment Mysapouf, Fatmé, les esclaves et les eunuques.)

FIN DU PREMIER ACTE.

.....

ACTE II.

(Une galerie du palais de Moumouth. Portes au fond, comme à droite et à gauche, masquées par de riches portières.)

SCENE I.

ZIRZABELLE, **ERLISKA**, **CÉLIME**, **FATMÉ**, **LYDIA**, **IDAMOE**,
FANNY, **NADIRE**, puis bientôt **MYSAPOUF**.

(Au lever du rideau quelques femmes entourent Zirzabelle qui, placée sur un divan, s'accompagne des accords d'une lyre. D'autres assises sur de riches carreaux, jouent aux échecs, boivent des liqueurs, ou fument de longues pipes dorées.)

CHOEUR.

Fragment du chœur des démons. (Tentation.)

Pour calmer nos soucis,
 Pour charmer nos ennuis ;
 Puisqu'il faut sans amours,
 Passer ici nos jours ;
 Charmons le temps
 Par nos jeux, par nos chants,
 Nos jeux, nos chants
 Abrégeront le temps.

MYSAPOUF, arrivant du fond.

Mahomet ! qu'entends-je ! ignorez-vous, imprudentes, que cette galerie précède le cabinet de sa hauteesse, et que vos chants inconsiderés peuvent la distraire des plus graves méditations ?.. Je vous présenterai plus tard ; mais comme pour le quart-d'heure je sais le sublime Moumouth excessivement occupé...

CÉLIME.

Eh ! mon Dieu ! il semblerait qu'il s'agit d'une affaire d'état !

MYSAPOUF.

Précisément ; car il répond de sa propre main à l'empereur de la Chine qui lui a témoigné le désir de mettre un ambassadeur à la porte.

FANNY.

Et il faut que nous fassions antichambre parce qu'un chinois congédie un de ses magots ?

MYSAPOUF.

Vous ne comprenez pas... quand je dis que l'empereur de la Chine veut mettre un ambassadeur à la porte, c'est comme si je disais qu'il veut avoir un ambassadeur en Turquie.

NADIRE.

Vous dites à la porte.

MYSAPOUF.

Eh! sans doute, la porte... la Porte-Ottomane!

ERLISKA.

Bon! bon! quolibets, que tout cela. C'est l'heure que le sultan lui-même a fixée pour nous recevoir, et il nous recevra.

Air : Vaud. du code et l'amour.

Dépêche-toi, le temps nous presse,
Allons, tourne-nous les talons;
Va, cours, et préviens sa hauteesse
Qu'ici même, nous l'attendons.
Du monde, s'il a l'habitude,
Il doit obéir à ses lois
Et savoir que l'exactitude
Est la politesse des rois.

MYSAPOUF.

En vérité?.. et l'étiquette... et les réglemens du sérail?..

NADIRE.

Les réglemens?.. eh bien! cette fois on y manquera; ne valons-nous pas bien la peine que ton sultan fasse un extraordinaire en notre faveur?

MYSAPOUF.

Rentrez, rentrez; et quand j'aurai pris ses ordres...

TOUTES, se mutinant.

Sortir! nous ne le voulons pas.

MYSAPOUF.

Ah! vous ne le voulez pas? (Appelant au fond.) Holà! muets... (A Fatmé.) Toi, vieille chinoise, demeure, il faut que je te parle.

(Se tournant vers les femmes.)

Air : Contredanse de la Robert-Macaire.

Aux coutumes du sérail,
Soumettez-vous en silence,
Et, brebis, sans résistance,
Rentrez toutes au bercail.

ZIRZABELLE, montrant les muets qui sont accourus à la voix de Mysapouf.

Les jolis messagers d'amours!

MYSAPOUF.

Vous pouvez les suivre sans crainte;
Mais interdisez-vous la plainte
Car nos muets ne sont pas sourds.

ENSEMBLE.

Aux coutumes du sérail,
Soumettez-vous
Soumettons-nous en silence.
Et, brebis, sans résistance,
Rentrez
Rentrions toutes au bercail.

(Les muets les font rentrer et sortent ensuite eux-mêmes par le fond.)

SCÈNE I.

FATME, MYSAPOUF.

FATMÉ, à part.

Que me veut-il?

MYSAPOUF, de même.

Elle peut me servir, tâchons de me l'attacher. (Haut.) Dis-moi, vieille femme, tu regrettes vivement la perte d'Ismail?

FATMÉ.

J'en ai bien sujet! c'était un si bon musulman!

MYSAPOUF, avec douleur.

A qui le dis-tu!.. n'étais-je pas lié avec lui de la plus tendre amitié?

FATMÉ.

Vous lui en avez donné une belle preuve! c'est vous qui...

(Elle fait un geste qui indique le supplice d'Ismail.)

MYSAPOUF.

Précisément...

Air d'Aristippe.

Un étranger, par ordre d' sa hauteesse,
 Aurait été lui porter le cordon;
 Et, sans égards, sans soins, sans politesse,
 L'eût étranglé; moi, par affection,
 Je m' suis chargé de cette mission.
 Assurément, ce triste ministère
 M'allait fort peu, mais je l'ai fait pour lui:
 Il est si doux à son heure dernière,
 De sentir la main d'un ami!

FATMÉ.

Pour vous fermer les yeux, mais non pas pour vous serrer le cou.

MYSAPOUF.

Au contraire; il savait bien que je ne ferais pas souffrir, moi... mais, répons, si je promettais de t'affranchir, me serais-tu dévouée comme à lui?

FATMÉ, très vivement.

Qu'entends-je! et que faut-il faire pour mériter un tel bienfait?

MYSAPOUF.

Je vais te l'apprendre. (Après quelques précautions.) Les innovations de Moumouth ont jeté dans le sérail un esprit de désordre et d'insurbornination qui me donne les plus sérieuses inquiétudes. J'ai donc besoin de savoir à chaque instant du jour, ce que font, ce que disent, ce que pensent même, toutes ces petites folles; et comme entr'elles, les femmes sont communicatives, c'est sur toi que j'ai jeté les yeux, pour remplir mes vues.

FATMÉ.

Ce n'est que de cela qu'il sagit? vous serez satisfait. Il y a quinze ans que je ne faisais plus autre chose pour le service de feu mon pauvre maître.

MYSAPOUF.

Je te crois.

FATMÉ.

Et ma surveillance ne doit s'étendre que sur elles?

MYSAPOUF.

De préférence, oui... si, après cela tu veux faire davantage, je te signalerai le nouvel échanson de sa hauteesse.

FATMÉ.

Zanco?... quelles craintes peut-il vous inspirer, un enfant!

MYSAPOUF.

Je crains... je crains son crédit naissant, et par suite, sa liaison avec ces deux français que le sultan a eu la sottise de rendre libres; mais je l'entends, imite-moi et dissimule.

SCENE III.

LES MÊMES, ZERLINE.

ZERLINE, entrant.

Air : Musique nouvelle de M. H***

Rions,

Narguons,

Le destin,

Rendons-nous la vie

Jolie;

Point de souci, de chagrin,

Rire et chanter, c'est mon refrain, (ter.)

Du sort qui m' gardait rancune,
 J'ai vaincu la t'ncité,
 A qui dois-je ma fortune?..
 A ma gaité.

Rions. etc.

Le bonheur est un problème,
 Disent les esprits fâcheux;
 Pour l'expliquer sans barème,
 Soyez joyeux.

Rions,

Narguons,

Le destin,

Rendons-nous la vie,

Jolie;

Point de souci, de chagrin,

Rire et chanter, c'est mon refrain. (ter.)

MYSAPOUF, avec colère.

Veux-tu bien te taire!.. faire un bruit pareill.. risquer de mettre sa
 hauteesse en fureur... tu mériterais qu'elle se donnât le plaisir de te faire
 étrangler.

ZERLINE, riant.

Votez-vous cela?.. le bon serviteur, qui prête à son maître le fiel qu'il a
 dans l'ame, et qui se fâche, parce qu'il rencontre sur son passage une
 mine moins renfrognée que la sienne.

MYSAPOUF.

Quoi! tu oses...

ZERLINE, riant toujours.

Voilà pourtant les hommes qui ont mission de faire aimer le chef de
 l'état! à le juger d'après eux, ça serait un ogre, un despote, un tyran...
 Eh bien! moi qui depuis sept jours ne le quitte pas, moi qu'il a bien voulu
 admettre dans son intimité, je dirai partout que Moumouth est juste, gé-
 néreux; qu'il aime les arts, les plaisirs, la gloire; que ses vues sont aussi
 larges que l'esprit de ses sujets est étroit, et que, s'il peut exécuter tout
 le bien qu'il veut faire, la renommée n'aura bientôt pas assez de voix
 pour entonner ses louanges.

MYSAPOUF, à part.

Oh! s'il n'était pas en faveur, comme je... (Haut.) C'est bien, petit espiè-
 gle, j'aime à voir l'attachement que tu portes à notre gracieux maître;
 et pour te prouver que je suis sans rancune aucune, je veux qu'il sache
 dès aujourd'hui quel fonds il peut faire sur ta reconnaissance.

ZERLINE.

Oh! je n'ai pas besoin de vous; car tout à l'heure encore, à propos de
 la grace qu'il m'accorde de lui présenter ce matin mes deux compagnons
 d'infortune...

MYSAPOUF, très vivement.

Comment! tu as obtenu...

FATMÉ, de même.

Rigobert et Berlingo...

ZERLINE.

Peuvent prétendre à un bon emploi dans ce palais, et prévenus par moi,
 devraient être ici déjà.

MYSAPOUF, à part.

Juste ce que je craignais.

FATMÉ, même jeu.

Berlingo en ces lieux!.. quel bonheur!

MYSAPOUF, à Zerline.

Et tu crois que je prêterai les mains à ce projet? que j'assisterai à cette
 réception?.. des infidèles... des chrétiens!.. je m'en vais... je ne veux pas
 même me trouver sur leur passage. (A Fatmé.) Toi, vieille femme, n'ou-
 blie pas ce dont nous sommes convenus.

Air : Du siège de Coriuthe.

(à Zerline.) Puis qu'ici tu reçois visite,

Adieu, je te laisse, au revoir;

(A part.) Pour les éviter, partons vite,
Car j'enragerais de les voir.

ZERLINE, à part.

Sa méfiance,
Sa surveillance,
J'espère bien,

Ne me nuiront en rien.

MYSAPOUF, de même.

Sans lui rien dire !
Pour mieux m'instruire,
Surveillons-les,

Et sachons leurs secrets.

ENSEMBLE.

ZERLINE.

Puisque vous partez aussi vite,
Adieu, seigneur, jusqu'au revoir ;
Moi qui désire leur visite,
Je reste pour les recevoir.

FATMÉ, à part.

Cachons-leur que mon cœur palpite,
D'amour, de plaisir et d'espoir ;
Enfin, grâce à cette visite,
Il m'est permis de le revoir !

MYSAPOUF.

Puis qu'ici tu reçois visite, etc.

(Fatmé rentre à droite. Mysapouf sort par le fond, et se heurte avec les deux français qui paraissent en même temps.)

SCÈNE IV.

ZERLINE, RIGOBERT, BERLINGO. (Ces deux derniers, sont habillés à la française. Costumes outrés.)

RIGOBERT, se tournant vers Mysapouf qu'on ne voit plus.

Brutal ! la porte n'est pas assez large, peut-être !.. Il n'a pas seulement fait attention à nos toilettes. Deux vêtements achetés exprès, dans la seule intention de faire honneur à son maître. (A Berlingo qui a couru embrasser Zerline.) Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, toi ?

BERLINGO.

Tu le vois bien.

RIGOBERT, vivement.

Imbécille ! veux tu faire découvrir le véritable motif de notre intimité, et risquer de nous perdre quand nous sommes sur le chemin de la fortune.

BERLINGO.

Ah ! te voilà bien, toi, toujours des châteaux en Espagne, parce que tu as un habit neuf sur le corps, tu te crois déjà millionnaire ; après tout qu'est-ce que je risque, quelques nouveaux coups de bâton à recevoir, j'en ai tellement l'habitude que ce n'est pas pour les éviter que je veux me refuser un petit moment de plaisir !

ZERLINE.

Pauvre Berlingo ! en a-t-il enduré chez ce vieux coquin d'Ismail !

RIGOBERT.

Bah ! qu'est-ce que cela, des minuties C'est le résultat qu'il faut voir.

BERLINGO.

Le résultat ?.. il est joli, j'ai encore les reins tout brisés et tout noirs.

RIGOBERT.

Eh ! qu'importe ! est-ce qu'une fois au but on se souvient des fatigues du voyage ?

BERLINGO.

Au but ! au but !.. rien ne prouve...

RIGOBERT

Tout prouve, au contraire : n'est-ce pas à l'influence que Zerline a su prendre ici, et à notre qualité français, que nous devons notre entrée dans ce sérail ?

BERLINGO.

Sans doute, mais il ne suffit pas...

RIGOBERT.

Mon Dieu, Berlingo que tu es bête ! comment tu ne comprends pas qu'avec mon adresse, et les dispositions favorables de Moumouth, je suis sûr maintenant, d'en obtenir tout ce que je voudrai ?

BERLINGO.

Au fait, il a la langue assez bien dorée pour ça.

RIGOBERT.

Eh ! mes amis, la langue dorée, mais c'est tout ce qu'il faut dans le siècle où nous sommes !

Air : C'est trop fort.

Du bagout, du bagout,
Pour réussir, partout,
Maintenant c'est tout ;
Du bagout, du bagout,
Et l'on peut arriver à tout.

Dans les arts, et dans l'industrie,
Faut-il être exclusivement
Homme probe, homme de génie,
Point du tout, il faut simplement...

Du bagout, du bagout, etc.

Peur se faire une colerie
Qui vous vante, et vous poussera
Même jusqu'à l'Académie,
Rien de plus aisé, si l'on a...

Du bagout, du bagout, etc.

Au théâtre, en littérature,
Dans les bureaux, dans le barreau,
Faut-il esprit, talent, droiture ?
Point du tout, seulement il faut...

Du bagout, du bagout,
Pour réussir, partout
Maintenant c'est tout ;
Du bagout, du bagout,
Et l'on peut arriver à tout !

BERLINGO.

Allons, je m'abandonne encore à toi. Qu'est-ce que tu me feras avoir ?

RIGOBERT.

Dame ! veux-tu une charge d'eunuque ?

ZERLINE et BERLINGO.

Par exemple !

RIGOBERT.

Ou bien la place de chef des bals de la cour ?

BERLINGO.

Ah ! oui, pour les ballets ?.. eh bien ! tâche d'emmancher ça.

RIGOBERT.

Il y aurait bien encore un moyen d'aller plus vite et d'arriver plus haut !

ZERLINE et BERLINGO.

Lequel ?

RIGOBERT.

Ce serait que Zerline se fit connaître au sultan. S'il l'aime en homme, il l'adorerait en femme, et alors, vois-tu les honneurs et les richesses pleuvoir sur nous ? te figure-tu, Zerline, reine de Stamboul ?.. hein, comme ça te pousserait !

BERLINGO.

Mais je ne veux pas que ça me pousse. Il est joli, ton moyen !

Air de l'Opéra-Comique.

Pour la suivre, j'ai tout quitté,
Tout, jusqu'à mon écol' de danse ;
Moi, l'ambition n' m'a pas gâté,
Je ne mets qu'ell' dans la balance.
Esclav', mourant d'faim, rompu d' coups,
Il ne m' manqu'rait sous cette zone,
Que d' voir s'élever entre nous
La barrière du Trône.

ZERLINE, à Berlingo.

Rassure-toi, je t'aime, et Moumouth pas plus qu'un autre...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN CHEF DE MUETS.

LE CHEF DES MUETS.

Seigneur Zanco, sa hauteesse te demande.

ZERLINE.

Merci, chef des muets, je me rends à ses ordres. (Le muet s'éloigne.)

BERLINGO.

Comment, le chef des muets parle ?

ZERLINE.

Il le faut bien, pour commander aux autres. (Elle sort.)

RIGOBERT, à Berlingo.

Ah ça ! voici le moment, tiens-toi bien, aies de l'aplomb, de l'esprit, si tu peux... songe qu'il faut l'éblouir, d'abord.

BERLINGO.

Fameuse idée !.. pour qu'ensuite il nous voye d'un mauvais œil.

RIGOBERT.

Alors, fais-toi, et laisse-moi faire.

BERLINGO.

Eh bien ! j'aime mieux ça.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MOUMOUTH et ZERLINE précédés de NÈGRES, de MUETS et d'EUNUQUES.

CHOEUR des personnages entrant.

Air : C'est aujourd'hui que l'hymen nous engage. (De Léocadie.)

Divin sultan, dans tes vœux, tes amours,

Que Mahomet t'exauce et te bénisse :

Qu'à tes désirs, le destin soit propice

Et qu'il t'accorde de longs jours.

MOUMOUTH, qui s'appuie sur l'épaule de Zerline.

Assez !.. assez !.. vous chantez comme des chœurs, mais vous me répétez cent fois par jour la même chose, ça devient ennuyeux à mourir... (A Zerline.) Ah ! ah ! voilà les deux français que tu devais me présenter ?

ZERLINE.

Eux-mêmes, seigneur.

MOUMOUTH, se plaçant sur de riches carreaux.

Eh bien ! qu'ils approchent ; j'aime beaucoup les gens de leur pays.

RIGOBERT.

Ta hauteesse n'est pas dégoûtée !

BERLINGO, à part.

Bon ! si c'est comme ça qu'il commence...

MOUMOUTH, à part.

Eh ! eh ! celui-ci a de l'amour-propre national ! (Haut.) Comment vous nomme-t-on ?

RIGOBERT, s'avancant.

Moi, soleil d'orient, Rigobert ; et mon associé Berlingo.

MOUMOUTH.

Associé... vous êtes donc dans le commerce ?

RIGOBERT.

La vie n'en est-elle pas un ?

MOUMOUTH.

C'est juste, on dit le commerce de la vie.

RIGOBERT.

Et voilà dix ans que nous faisons ce commerce-là ensemble.

Air du château perdu,

S'il me survient de mauvaises affaires,

Il en supporte exactement moitié :

S'il réussit, nous partageons en frère,

Tant il existe entre nous d'amitié.

Chacun, jamais, n'a calculé ses mises,
Point d'méflance entre d'honnêtes gens;
Aussi chaqu' fois que j'ai des entreprises,
J'ai toujours soin de le mettre dedans.
Il peut vous dir', quand j'ai des entreprises,
Que le premier, je l' mets toujours dedans.

BERLINGO, à part.

Ça, c'est on ne peut plus vrai.

MOUMOUTH, riant.

Singulière association! et quels motifs vous amenaient dans les états de Stamboul?

RIGOBERT.

Partis pour Tripoli, où l'on nous offrait un sort brillant...

MOUMOUTH.

A Tripoli, un sort brillant?... tu aurais dû te méfier, et te souvenir du proverbe : Tout ce qui reluit n'est pas or...

RIGOBERT, à part.

Tiens, tiens, il fait des calembourgs, farceur de sultan!.. ah! bien, c'est bon, je suis à mon affaire. (Haut.) Permetts, puissant monarque, que je t'exprime ma surprise; comment donc, mais tu parles le français aussi bien que tu tournes le jeu de mot.

MOUMOUTH.

Oui, j'aime assez à rire; et j'ai eu long-temps un maître de ton pays, qui m'a montré sa langue.

RIGOBERT, à part.

Encore!.. ah ça! mais c'est un Odry, que ce sultan-là!

MOUMOUTH.

Poursuis ton histoire.

RIGOBERT.

Pris en mer, vendus à Tunis, achetés par Ismaël et affranchis par toi, nous avons voulu te remercier de ce bienfait; et connaissant ton goût extrême pour les inventions nouvelles, t'offrir comme preuve de notre reconnaissance, le fruit de nos travaux et de nos lumières.

MOUMOUTH.

Oh! oh! tu es donc bien éclairé?... eh bien! parle, j'ai rarement l'occasion d'entendre des hommes d'esprit et de talent, je t'écouterai avec plaisir.

RIGOBERT, se carrant.

Ta hauteesse est trop honnête...

MOUMOUTH.

Voyons, as-tu inventé une chose...

RIGOBERT, l'interrompant.

J'en ai inventé mille.

MOUMOUTH.

Eh bien! fais-m'en connaître seulement deux ou trois, nous verrons ensuite.

RIGOBERT.

Très volontiers. Veux-tu savoir la manière d'accélérer la marche des opérations ministérielles et diplomatiques dans un empire?

MOUMOUTH, étonné.

Oh! oh! voilà qui est fameux!

BERLINGO, à part.

Qu'est-ce qu'il va lui conter?

RIGOBERT, avec autant de prétention que d'assurance.

Etablissez des chemins de fer, d'un ministère à l'autre; mettez ensuite un galet, un simple galet sous la semelle de botte de chaque homme d'état, ou employé de l'administration; puis, poussez à volonté... ils iront comme le vent, et cette découverte a encore cela d'utile, que vous êtes sûr que les plus maladroits ne pourront rester en place.

MOUMOUTH, émerveillé.

Quel ressort gouvernemental! mes fonctionnaires qui sont si lents, si arriérés!

Air : Un homme pour faire un tableau.

Moi, qui cherche à les mettre au pas,
En voici le moyen commode :

Pour mes muphtis, pour mes pachas,
Je veux employer ta méthode.
Tous prendront part au mouvement,
Et quand les chos' s'ront ainsi faites,
Les affair' d' mon gouvernement
Marcheront comm' sur des roulettes.

MOUMOUTH, à Rigobert.

Ah ça ! et ton camarade, qui ne dit rien ?

RIGOBERT, avec embarras.

Oh ! lui, seigneur, il n'a pas inventé...

MOUMOUTH.

La poudre, peut-être ?

RIGOBERT.

Non, je veux dire que ses talents sont d'un autre genre... il donne des leçons de danse.

MOUMOUTH.

Et puis...

RIGOBERT, après avoir un instant cherché.

Il est de première force aux quilles...

BERLINGO, à part.

Ah ça ! il perd la boule !

MOUMOUTH.

Eh bien ! nous tâcherons de l'utiliser. Quant à toi, Rigobert, si tu veux rester à ma cour, je te créerais un emploi digne de ton mérite.

RIGOBERT.

Oh ! mon Dieu ! je ne suis pas difficile, et pour commencer, la moindre place dans l'office...

MOUMOUTH.

Y penses-tu ? un homme comme toi.

RIGOBERT.

Menzikoff était pâtissier, et devint premier ministre, seigneur.

MOUMOUTH.

C'est vrai, c'est historique.

RIGOBERT.

D'ailleurs, en entrant dans ta bouche, n'est-ce pas un moyen sûr de me fixer à ton palais ? (A part.) En voilà un, j'espère !

MOUMOUTH, avec joie.

Qu'entends-je ! il fait aussi des calembourgs, ah ! mais c'est admirable !.. Zanco, accompagne-le à l'office, et qu'on ait pour lui les plus grands égards.

(A ce moment Fatmé entr'ouvre la tapisserie de droite, et entre bientôt en scène.)

ZERLINE et RIGOBERT.

Et Berlingo, seigneur ?

MOUMOUTH.

Nous verrons plus tard.

BERLINGO, à part.

C'est ça, plus tard ! oh ! la jalousie me ferait faire des choses !..

ZERLINE et RIGOBERT, au sultan.

Mais...

MOUMOUTH, sévèrement.

Mais, mais... qu'il sorte, je le veux.

FATMÉ, s'approchant de Berlingo sans être vue.

Tu tiens donc bien à rester ? eh bien ! pour toi, je m'expose à tout.

BERLINGO, de même.

Fatmé !.. quoi, vous pourriez... (A part.) Oh ! quelle aubaine !

FATMÉ, même jeu.

Suis-moi.

(Elle l'emmène par la portière de droite.)

MOUMOUTH, s'adressant à tout le monde.

Qu'on me laisse.

CHOEUR DES EUNUQUES ET DES NÈGRES.

Air : Fragment d'un chœur du serment.

Au mortel que Moumouth élève,
En ce jour consacrons nos chants,

Saluons l'astre qui se lève
Il est digne de notre encens.

MOUMOUTH, pendant que Rigobert et Zanco s'éloignent par le fond.
A la bonne heure, j'aime beaucoup mieux cela que votre :

Divin sultan, dans tes vœux, les amours...

REPRISE DU CHOEUR.

Au mortel que Moumouth élève, etc.

(Tout le monde sort.)

SCENE VII.

MOUMOUTH seul, puis MYSAPOUF.

MOUMOUTH.

Quelle belle acquisition je viens de faire. Voilà un gaillard qui me secondera!

MYSAPOUF, entrant et saluant à plusieurs reprises.

Divin rayon de la lumière éternelle...

MOUMOUTH.

Ah! te voilà, toi? pourquoi n'étais-tu pas là tout à l'heure?

MYSAPOUF, balbutiant.

Seigneur, les devoirs de ma charge...

MOUMOUTH.

Tu mens. Sans doute tu t'occupais à médire ou à critiquer les actes de mon pouvoir, comme s'avisait de le faire ce vieux fou d'Ismaël et tant d'autres que j'ai bien su réduire au silence.

MYSAPOUF, tout tremblant.

Moi!.. ah! mon doux maître, je t'assure...

MOUMOUTH.

Prends garde, ta tête n'est pas plus solide que les leurs... donne-moi ma chibouque... (Mysapouf lui apporte une longue pipe, et tandis qu'il s'assied, il place à ses pieds un riche réchaud. Moumouth continuant.) Imbéciles de turcs! ne pas me comprendre; me forcer à me montrer pour eux, tout autre que je suis!

Air de la famille Jabsteau.

Lorsque la raison,
Noble, grande et fière,
Sur chaqu' nation,
Déroule sa bannière,
Dans l'Europe entière,
Seul, au fond d' l'ornière
J' rest'rais en arrière
Ainsi qu'un oison;
Monarque apathique,
Au-d' là d'ta Baltique
Chacun m' frait la nique...

(Parlé.) Oh! que non, non!..

Dans votre intérêt, à tous,
Je vous l' dis mes p'tits lousps,
Filez doux, filez doux,
Ou sans ça, gare les coups.
Je vous aime, je suis bon, je suis doux,
Mais filez doux,
Ou gar' les coups.

MYSAPOUF, à part.

Comme dit le proverbe, qui aime bien, châtie bien.

MOUMOUTH, continuant.

Le r'mède est urgent,
Le péril notoire;
Je suis exigeant,
Mais c'est pour votr' gloire.
Je veux qu'en bonn' forme
Vite l'on réforme,
Ce qui, chez vous, forme

Un tout affigeant ;
Et suivant ma guise ,
Etablir ma d'vise .
A bas la sottise...

(Parlé.) Et c'est pour en venir là, que...
Dans votre intérêt à tous, etc.

Commande qu'on m'amène mes nouvelles femmes.

MYSAPOUF, à part.

Ah ! je respire ! ceci du moins va faire diversion.

(Sur l'ordre de Mysapouf plusieurs eunuques paraissent. Les uns vont chercher les femmes, les autres restent au fond.)

MOUMOUTH, à Mysapouf.

Sont-elles bien ?

MYSAPOUF.

Hum !... c'est mêlé... tu vas en juger toi-même, les voici...

SCENE VIII

LES MÊMES, ERLISKA, ZIRZABELLE, FANNY, IDAMOE, LYDIA,
CELIME, BERLINGO, en négresse, EUNUQUES.

MYSAPOUF, allant à Lydia, la prend par la main, lui lève son voile et l'amène
au sultan.

Cette première est une espagnole. Ta hauteesse remarque cette taille,
cette main, etcétera, etcétera...

MOUMOUTH, lorgnant.

Oui, l'etcétera n'est pas mal ; mais je suis blâsé sur ce genre de beauté.
Passons à une autre.

(Deux eunuques prennent l'odalisque éconduite et la font ranger au fond, à gauche.
Les mêmes cérémonies ont lieu pour les autres.)

MYSAPOUF, présentant Célimé.

Cette jeune circasienne, te plaît-elle davantage ?

MOUMOUTH.

Non, trop petite.

MYSAPOUF, amenant Idamœ.

Cette albanaise ?..

MOUMOUTH.

Trop grande.

MYSAPOUF, à part.

Il n'est guère en train, aujourd'hui !... (Haut, en choisissant Fanny.) Ah !
cette anglaise...

MOUMOUTH.

Trop brune.

MYSAPOUF, à part.

Comment diable les veut-ill !.. (Lui présentant Berlingo.) Peut-être que cette
autre... que vois-je ! une négresse !

MOUMOUTH, très-vivement.

Une négresse !

BERLINGO, de même et à part.

Le sultan ! je suis mort !

MYSAPOUF, à part.

Ceci est étrange, je n'avais pas remarqué chez Ismaïl...

MOUMOUTH, examinant Berlingo.

A la bonne heure, voilà qui est conditionné ! j'aime assez le noir... c'est
une couleur peu commune.

MYSAPOUF.

Et pas salissante, surtout.

MOUMOUTH.

Voyons, la belle, approche.

BERLINGO, à part.

Ah ! mon Dieu ! essayons de lui parler charabia. (Haut.) Non, non, moi
pas vouloir...

MOUMOUTH.

Je comprends, elle n'ose pas devant tout ce monde... Mysapouf ?

MYSAPOUF, vivement.

Seigneur...

MOUMOUTH.

Qu'on me laisse seul avec cette charmante houri.

BERLINGO, à part.

Seul avec lui! eh bien! me voilà bien, moi!

MOUMOUTH, à tout le monde.

Vous êtes encore là?

Air : Oui, je suis grisette.

Selon l'ordonnance,

Débarrassez-moi l'plancher;

Faites diligence,

Ou j' vais me lâcher.

BERLINGO, à part.

Si j' parle, si j' bouge,

Si j' manque d'aplomb,

Je suis sûr que l' rouge

Va m' monter au front.

CHOEUR.

Selon l'ordonnance,

Débarrassons le plancher,

Faisons diligence,

Pour ne pas l' fâcher.

(Les eunuques font rentrer les femmes et sortent avec Mysapouf par le fond.)

SCENE IX.

BERLINGO, MOUMOUTH.

MOUMOUTH, enthousiasmé.

C'est qu'elle est ravissante!

Air des laveuses du couvent.

Réponds, jeune fillette noire,

Belle d'Afrique, aux dents d'ivoire,

Es-tu sensible à mon ardeur?

BERLINGO, déguisant sa voix et minaudant.

Moi, pas comprendre ce langage,

Moi, toujours vouloir être sage;

Moi, pas jamais donner mon cœur,

On dit que l'homme est trop trompeur.

MOUMOUTH.

Belle, belle,

A mes désirs, sois moins rebelle,

Pour t'obtenir, beauté cruelle,

A tes genoux, faut-il se mettre là?

Eh bien! m'y voilà.

BERLINGO, à part en le voyant à ses pieds.

A-t-on vu un embarras pareil! maudit déguisement!

MOUMOUTH.

J'espère que tu dois être flattée? moi qui n'ai qu'à lever la main pour voir à mes pieds tout un peuple, je me suis abaissé jusqu'à toucher de mon auguste front, tes jolles petites babouches.

BERLINGO, dans le plus grand embarras.

Certainement, seigneur... moi... être touché...

MOUMOUTH, avec joie.

Elle est touchée! je triomphe! (Lui présentant un riche mouchoir.) Tiens, perle d'Orient, saphir du Visapour, tiens, tiens!..

Air : Vaud. de l'Ours et le Pacha.

Du bonheur que j'vais te devoir,

Reçois cet innocent emblème:

Dans ta poche, mets ce mouchoir...

BERLINGO, à part.

On pourrait s'en servir tout d' même.

MOUMOUTH.

C'est un hommage à tes appas,

Et la preuve d'une faveur certaine,

Allons, accepte-le, ma reine,
 BERLINGO, faisant des façons.
 Non; je refus', je ne veux pas,
 Te dépareiller la douzaine... (bis.)

MOUMOUTH, le forçant à le prendre.
 Ah! très joli! très joli!.. mais c'est méchant, et pour te punir, il faut que je t'embrasse.

Oh! non.

BERLINGO, se sauvant.

Oh! si.

MOUMOUTH, le poursuivant.

Oh! non.

BERLINGO.

Oh! si, si...

MOUMOUTH.

Moi ne veux pas.

BERLINGO.

MOUMOUTH.

Oh! toi voudras... (Il l'attrape, et à la suite d'une lutte qui s'engage entr'eux, Berlingo essouffé s'évanouit.) Eh bien! voilà qu'elle se trouve mal... Fatmé!.. Mysapouf!.. me laisser ainsi sur les bras... Mysapouf!.. holà! quelqu'un, quelqu'un donc!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ZIRZABELLE, ERLISKA, FANNY, LYDIA, CÉLIME, et ODALISQUES, qui accourent de l'autre côté de la scène.

CHORUS DES FEMMES.

A ta voix qu'on révère,
 Ici, nous accourons;
 Parle, que faut-il faire,
 Et nous t'obéirons.

MOUMOUTH, leur remettant Berlingo qu'elles transportent sur le divan.

A vos soins je confie,
 Cet ange de pudeur:
 En lui rendant la vie
 Vous m'irez le bonheur.

CHORUS.

Notre empressement à t'plaire,
 D' notre zèle te répond;
 Puisant Moumouth, espère,
 Nos soins te le rendront.

(Moumouth sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté MOUMOUTH, puis bientôt FATMÉ, qui reste cachée.

ZIRZABELLE.

Voyez-vous la belle commission! une rivale venue de je ne sais où et qui n'était pas même des nôtres!..

CÉLIME.

Et une moricaude, encore!

ERLISKA.

Pauvre sultan! je lui croyais meilleur goût. Elle a quelque chose d'homme-masse!..

FATMÉ, paraissant à la portière de droite, pendant que toutes les femmes s'empressent autour de Berlingo.

Mahomet! Berlingo évanoui, et au milieu de ces pécores; ah! quel contretemps!

ZIRZABELLE.

Il faut lui donner de l'air.

FATMÉ, à part.

Doux prophète! il est perdu!

ERLISKA.

Non, non, un peu d'eau sur le visage.

ZIRZABELLE.

Tu as raison; de l'eau, mes sœurs, de l'eau. (Une des odalisques vient d'ap-

porter une coupe, Zirzabelle la prend, jette à Berlingo quelques gouttes d'eau, et voulant ensuite l'essayer, lui enlève une partie du noir qu'il a sur le visage. Poussant un cri de surprise.) Est-il possible! son teint déteint!

FATMÉ, à part.

Eh bien! le voilà blanc!

TOUTES, l'examinant et se sauvant ensuite avec effroi.

Ah! mon Dieu! mais c'est un homme!

BERLINGO, qui a tout-à-fait repris ses sens.

Et certainement... Berlingo, votre ancien maître de danse.

TOUTES, avec la plus vive curiosité.

Par quel hasard...

ZIRZABELLE.

Oui, réponds, quel projet t'a conduit ici? est-ce pour nous faire soupçonner?

BERLINGO.

Vous saurez tout, mais par grace, d'abord, sauvez-moi, cachez-moi.

LYDIA.

Cacher un homme ici! mais nous serions perdues, mes sœurs, il faut le livrer aux eunuques.

FATMÉ, à part.

Les indignes!

BERLINGO, avec effroi.

Aux eunuques?... ah! grand Dieu! et l'empalade!

TOUTES.

Oui, oui, aux eunuques!

SCENE XII.

LES MÊMES, ZERLINE.

BERLINGO, courant à elle.

Ma Zerline! ah! je suis sauvé!

ZERLINE, avec surprise.

Berlingo! et pourquoi ce costume?

BERLINGO.

Parbleu! afin de rester près de toi; et grace à cette vieille Fatmé qui se figure que je ne suis venu ici que pour elle.

FATMÉ, à part.

Oh! le traître!

TOUTES.

Comment, Zanco serait une femme?

ZERLINE.

Oui, mes sœurs.

FATMÉ, à part.

Eh bien! j'en apprends de belles!

ZERLINE, continuant.

Et maintenant que vous possédez mon secret, vous choisirez, ou de le garder et de sauver ce garçon, ou de m'obliger à tout avouer au sultan pour obtenir sa grace.

ZIRZABELLE, à part.

Non, non, la concurrence serait dangereuse. (Haut.) Zerline, vous ne vous sacrifierez pas; vos amours nous intéressent, et nous vous le prouverons, n'est-ce pas, mes sœurs?

CÉLIME.

Volontiers, mais comment?

ERLISKA.

Nous ne pouvons toutes...

ZIRZABELLE.

Eh bien! moi seule je me dévouerai, s'il le faut; mais par exemple...

Air : Nous nous marierons dimanche.

Quelle que soit la fin

D' cette affaire, enfin,

Jurons qu' nous n'aurons pas d' brouille :

Pour c' qu'est du surplus,

Vous n' saurez rien d' plus,

Jusqu'à c' que tout se débrouille.

TOUTES.

Mais ton projet...

BERLINGO.

Me fait l'effet
D' Gribouille,
Qui, peur de l'eau
Quand il fait beau
Se mouille...

Des parol's en l'air
Ça veut dir' tout clair

Ni vu ni connu, j' t'embrouille.

Et il faudrait au moins être certain...

Air : Fragment d'un chœur du dernier jour de Missolonghi.

ZIRZABELLE.

Devant tous, je vous le jure,
Bientôt nous réussirons.

CHOEUR.

A tous, elle nous le jure,
Rientôt nous réussirons.

ZIRZABELLE.

Voulez-vous tenter l'aventure,
Amis, suivez-moi...

CHOEUR.

Marchons!

(Tout le monde sort précipitamment par la droite, sans apercevoir Fatmé qui se blottit dans la portière.)

SCENE XII.

FATME, puis MYSAPOUF.

FATMÉ, se montrant.

Quel tissu d'horreur! et ce petit serpent de Berlingo....

MYSAPOUF, accourant.

Eh bien! quand je te disais que j'avais tout à craindre de la connivence de ce Zanco avec ces maudits français! sais-tu ce qu'il a obtenu pour l'un d'eux?.. il l'a fait entrer dans la bouche du sultan; et mon drôle se mettant aussitôt à l'œuvre, vient de faire une brioche!..

FATMÉ, vivement.

Une brioche?

MYSAPOUF, continuant.

Monstrueuse!.. il n'y avait pas dans l'office de plat assez grand pour la pouvoir servir. Tu juges du crédit que ce misérable peut obtenir... sa haute-tesse adore justement ce genre de comestible.

FATMÉ, vivement.

Ainsi, à qui vous fourniraient les moyens de le perdre, lui et tout ce qui l'entoure, vous donneriez...

MYSAPOUF, de même.

Oh! tout ce qu'on voudrait.

FATMÉ.

Apprenez donc que cachée là, depuis un quart-d'heure, j'ai vu et entendu des choses...

MYSAPOUF.

Vraiment? explique-toi vite...

FATMÉ, en confidence.

D'abord, le petit grec n'est pas un grec.

MYSAPOUF, surpris.

Ah bah!

FATMÉ.

C'est une femme.

MYSAPOUF, même jeu.

Ah! bon.

FATMÉ.

La négresse n'est pas une négresse.

MYSAPOUF.

Ah bah!

FATMÉ.

C'est un homme... je vous dis que j'ai tout vu, tout entendu.

MYSAPOUF.

Bravo!.. je pourrai donc me venger, et prouver au sultan... mais le voici qui se rend à la salle du banquet, silence; attendons le dessert; c'est entre la poire et le fromage que tes révélations devront porter leur fruit.

SCENE XIV.

LES MÈMES, MOUMOUTH, RIGOBERT, coiffé d'un magnifique turban et ayant au cou un gros cordon bleu, auquel est suspendu une petite brioche en pierreries. MURTS, EUNUQUES, et NÈGRES portant sur un riche pavois et dans un plat d'argent, la brioche offerte au sultan par Rigobert; puis en même temps, ZERLINE, ERLISKA, FANNY, LYDIA, IDAMOË, CÉLIME; ensuite, ZIRZABELLE sous le costume qu'avait Berlingo, et puis encore après, BERLINGO déshabillé et à demi caché.

CHOEUR.

Air : Entendez-vous, c'est le tambour.

Pour s'amuser, et tour à tour

Se rendre la vie agréable,

Vive les plaisirs de la table,

Vive les plaisirs de l'amour !

RIGOBERT, bas à Mysapouf.

Eh bien ! mon cher, j' suis en pied...

MYSAPOUF.

Quelle honte !

RIGOBERT.

Maint'nant, tu vois comment j'ai réussi ;

Pour un' brioche, on monte, on monte, on monte ..

MYSAPOUF à part.

Pour un' brioche, souvent on tombe aussi...

REPRISE EN CHOEUR.

Pour s'amuser, et tour à tour, etc.

MOUMOUTH, s'adressant à tout le monde.

Oui, messieurs, je l'ai nommé à la survivance d'Ismail; de plus, je lui confère le titre de grand briocheur, et si quelqu'un croyait que par tout cela, j'ai trop payé son mérite, qu'il approche, qu'il admire ce gigantesque produit de son industrie culinaire, et je suis sûr qu'il le goûtera comme je l'ai goûté moi-même. (Il donne sa main à Rigobert qui s'incline et la lui baise; puis allant vers Zirzabelle qui parait.) Eh! voilà ma nouvelle conquête... ton indisposition n'a pas duré, à ce que je vois... à propos, comment te nommes-tu ?

ZIRZABELLE.

Noëmi; mais qu'as-tu donc ? comme toi m'examines...

MOUMOUTH, la considérant avec attention.

C'est qu'il me semble... (A part.) C'est singulier, je la croyais moins grasse et plus petite... (Haut.) Et me gardes-tu toujours rigueur?... ce mouchoir que tantôt...

ZIRZABELLE, le lui montrant.

Puisque toi m'assure que toi m'aimes, moi ne dois pas être ingrate.

MOUMOUTH.

A la bonne heure.

ZIRZABELLE, à part.

Il est à moi.

LE CHEF DES MURTS, paraissant au fond.

Ta hauteur est servie.

MOUMOUTH, gâlement.

En ce cas, rendons-nous dans les nouveaux appartemens que j'ai fait préparer, et où nous attend un banquet à la française. Rigobert, Zanco, saluez-moi... (A ses femmes.) Vous, mes petits anges, disposez-vous à rire, à boire, sans gêne, sans contrainte : ce soir, et en votre honneur, orgie complète, au sérail. (A Mysapouf.) toi, revêts à l'instant le costume que l'on va t'apporter, et viens nous rejoindre.

MYSAPOUF.

Mais...

MOUMOUTH.

Je te l'ordonne.

ZERLINE, bas à Berlingo qui montre la tête à travers la portière de la chambre des femmes.

Aussitôt que tu sera seul, sauve-toi.

TOUTES LES FEMMES.

Vivat ! à table ! à table !

RIGOBERT, offrant la main à Zirzabelle et s'adressant au sultan.

Ta hauteesse permet ?.. c'est un usage en France.

REPRISE DU CHOEUR.

Pour s'amuser, et tour à tour, etc.

(Tout le monde sort, excepté Berlingo et Mysapouf, devant qui deux muets déposent un coffre.)

SCÈNE XV.

MYSAPOUF, BERLINGO, toujours à demi caché.

BERLINGO, à part.

Me sauver... ce n'est parbleu pas l'envie qui me manque ! si je savais seulement ce que cette vieille chinoise a fait de ma défroque.

MYSAPOUF, ouvrant le coffre.

Ce Moumouth est bien l'être le plus original !.. Je vous demande si j'avais besoin d'un autre costume pour... que vois-je ! des hardes à la française... (Les tirant une à une.) L'habillement complet...

BERLINGO, à part.

Si j'en avais autant, comme ça m'irait !

MISAPOUF.

Et il croit que je m'affublerai... mais si je refuse, il est capable... la belle mine que j'aurai avec cela sur le corps ! enfin, il le faut... divin Mahomet, ferme les yeux !

BERLINGO.

Eh bien ! il va s'habiller là !..

MYSAPOUF, tournant le dos au public.

Quelle humiliation !.. un chef des eunuques du palais, dans la culotte d'un chrétien !

(Il a passé le pantalon, il ôte alors son cafetan, et au fur et à mesure qu'il s'habille, il jette près de la portière les différentes pièces qui composaient son costume.)

BERLINGO, ramassant tout.

Oh ! la bonne occasion !..

MYSAPOUF, continuant.

Quelle mode ridicule ; comme tout cela est étroit, rétrognonné ! évidemment sa hauteesse a voulu se moquer de moi, mais patience, j'ai de quoi prendre ma revanche, et rira bien qui rira le dernier ! (Il sort.)

BERLINGO, qui s'est affublé du vêtement complet de Mysapouf.

Il est parti... décampons vite... avec ce costume, ce serait bien le diable si je ne pouvais circuler ici, librement. Pourvu que je me reconnaisse dans ce labryrinthe immense de salles et de corridors... ah ! bah ! au petit bonheur !.. (Comme il va sortir par le fond, quelques nègres paraissent qui, le prenant pour Mysapouf, entrent en scène et se rangent sur son passage. Berlingo s'arrêtant tout à coup.) Crécoquin, je suis bloqué !.. oh ! une idée... payons d'audace... (Remontant la scène avec assurance et prenant soin de se cacher le visage.) Eh bien ! qu'est-ce ?.. comment, canailles, vous osez rester debout devant moi ?.. allons, allons, à genoux, et le front dans la poussière... plus bas, encore plus bas... bien comme cela ; et maintenant, gare que je passe.

(Les nègres se sont en effet inclinés jusqu'à terre. Certain alors qu'en cette position leur méprise doit être complète, Berlingo s'éloigne tranquillement.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

.....

ACTE III.

Un riche salon décoré à la française, et ouvert au fond sur des jardins. Au second plan, à droite et à gauche, une porte de cabinet, des fauteuils, des draperies, des buffets chargés de fruits et de fleurs, des sofas et une table somptueusement servie, composent l'ameublement.

Au lever du rideau, le sultan occupe le centre de la table, dont Rigobert fait les honneurs. Il est entouré de Zirzabelle et de ses autres femmes. Zerlime, placée derrière lui, paraît spécialement attachée à son service; pendant le chœur qui ouvre la scène, des esclaves noirs et blancs, vêtus de riches livrées et la serviette au bras, font circuler les mets et remplissent les verres des convives.

SCÈNE I.

MOUMOUTH, ZIRZABELLE, ERLISKA, ZERLINE, LYDIA, CÉLIME, IDAMOE, FANNY, RIGOBERT, ODALISQUES, ESCLAVES en livrée.

CHŒUR.

Air : *Enfans de la nature. (De Guillaume Tell.)*

C'est le plaisir fidèle,
Dont la voix nous appelle,
A la fête si belle,
Que célèbrent nos chants.
Filles de Géorgie,
Que la douce magie
De cette folle orgie,
Passe dans nos accents.

MOUMOUTH, se levant de table.

Esclaves, desservez... (A Rigobert.) Eh bien! mons Rigobert, tout ce qui a frappé tes regards a-t-il obtenu ton approbation?

RIGOBERT.

Ma foi! seigneur, je marche de surprise en surprise; c'est partout un goût, une élégance!.. d'honneur, on se croirait à la Chaussée d'Antin... dans un de nos plus riches bals costumés! heureux prince! tu admires ton ouvrage, et tu peux en jouir d'autant mieux, qu'ici du moins, tu es bien sûr qu'il sera durable.

MOUMOUTH.

Comment?

RIGOBERT.

Air : *Quel art plus noble et plus sublime. (Visite à Bedlam.)*

Tout fleurit et passe, à la ronde,
C'est l'ordre de chose ici bas,
Et Rome, la reine du monde
A rétrogradé sur ses pas.
Mais dans le destin tu dois lire
Pour ton peuple un sort différent;
Car, la Turquie est un empire,
Où tout doit aller en croissant.

MOUMOUTH.

Je l'espère parbleu bien! et si Mahomet me laisse assez vieillir... (Gaiement.) Mais j'ai résolu de m'amuser, ainsi, au diable les pensées sérieuses; j'ai bien assez d'ennuis et de tracas pour prendre parfois, sans me les reprocher, quelques heures de bon temps!

ZERLINE.

C'est ta faute : tu as une foule d'hommes d'état, et tu fais leur besogne; ah! si j'étais à ta place!..

MOUMOUTH, souriant.

Hum!.. tu serais parfois bien embarrassée!

ZERLIME.

Moi?., pas le moins du monde.

Air du petit Courrier.

La paresse, étant, à mon goût,
Un' source de bonheur unique,

MUSÉE DRAMATIQUE.

Les finances, la politique,
 Ne m'occuperaient pas du tout.
 Les entreprises militaires
 N'entreraient pas plus dans mon plan ;
 Et pour tout's les autres affaires
 Je me r'pos'rais sur mon divan.

MOUMOUTH.

Eh! mais, c'est une idée fort drôle!.. le moyen serait peut-être bon...
 pour dormir. (Riant.) Ah! ah! ah!..

TOUT LE MONDE, riant aussi.

Ah! très bien! très bien!

MOUMOUTH.

Allons, allons, maintenant, du champagne comme s'il en pleuvait!

RIGOBERT.

Du champagne! en Turquie?.. en voilà de la civilisation! et tu ne crains
 pas que le prophète...

MOUMOUTH.

Le prophète?.. bon! il fait nuit, est-ce qu'il nous verra!.. qu'on em-
 plisse les verres... toi, Zanco, verse-moi, et que ça mousse.

Air de Wallace.

Des plaisirs de la terre,
 Le vin double le prix ;
 Grace à lui, les soucis
 Restent au fond du verre. (bis.)

CHŒUR.

Allons amis, rions, chantons,
 Rions, chantons, buvons, trinquons, (bis.)
 Trinquons, (3 fois.)

Le vin est moins volage
 Que ne sont les amours ;
 On n'aime pas toujours,
 Mais on boit à tout âge. (bis.)

CHŒUR.

Allons amis, rions, chantons,
 Rions, chantons, buvons, trinquons, (bis.)
 Trinquons. (3 fois.)

CÉLIME, à ses compagnes.

Dites donc, mes sœurs, si, pour continuer à distraire sa hauteesse, nous
 exécutions cette danse si amusante que nous apprenait chez Ismail, ce
 pauvre Berlingo?

MOUMOUTH, à Rigobert.

Ah! ah! ton associé?.. une danse française, sans doute... excellente
 idée!.. et comment l'appelle-t-on?

CÉLIME.

Ma foi! je l'ai oublié, mais c'est un nom bien drôle, n'est-ce pas mes
 sœurs?

RIGOBERT.

Eh! parbleu, c'est le demi-cancan.

MOUMOUTH, surpris.

Cancan?.. voilà en effet un nom assez comique! cancan!..

RIGOBERT.

Oh! une danse ravissante; et qui faisait fureur quand j'ai quitté Pa-
 ris.

MOUMOUTH.

En vérité?.. explique-moi donc...

RIGOBERT.

Air : Un coup de vin.

Le cancan, (bis.)
 Est piquant et séduisant ;
 Sans cancan, (bis.)
 Aucun bal n'est amusant.

Jamais jadis, camargo,
Gavotte, ni fandango,
Gigue, anglaise et menuets,
N'ont eu de pareils succès.

Le cancan, etc.

Des guinguettes aux salons,
Sauf quelques restrictions,
Le cancan est de bon goût,
Puisqu'on cancanne partout.

Le cancan, etc.

Enfin gai, facétieux,
Le cancan délicieux,
Si l'on dansait dans les cieux,
Serait la danse des Dieux.

Le cancan, (bis.)

Est piquant et séduisant,
Sans cancan, (bis.)

Aucun bal n'est amusant.

MOUMOUTH, très vivement.

Parbleu! voilà qui excite singulièrement ma curiosité! voyons mes-dames, commencez, je vous prie.

(Il s'assied sur un sofa, les femmes se placent et exécutent en effet sur un air de Mulsard, une contredanse dite demi-cancan.)

MOUMOUTH, enthousiasmé, se levant après le premier quadrille.

Etourdissant!.. déliant!.. divin!.. je nomme Berlingo, directeur général de mes bals particuliers. Dès aujourd'hui, je nationalise le cancan dans mes états: je ne veux plus qu'on danse d'autre danse que cette danse... que mes sujets le veuillent ou ne le veuillent pas, ils la danseront tous... (A Rigobert.) Tu la danseras aussi, toi, et je la danserai moi-même; allons grand briocheur, en vis-à-vis, morbleu!

RIGOBERT.

Quoi! seigneur, tu permets que je me permette...

MOUMOUTH.

Je t'en donne la permission.

(La danse va recommencer et devenir générale, lorsque Mysapouf parait, suivi de Fatmé.)

SCENE II.

LES MÊMES, MYSAPOUF, FATMÉ.

TOUT LE MONDE, riant à leur vue.

Ah! ah! ah!..

MYSAPOUF, stupéfait.

Mahomet! que vois-je! sa hauteesse...

MOUMOUTH.

Mon chef des cunuques et la vieille Fatmé!.. parbleu, ils la danseront aussi!.. allons, Mysapouf, puisque tu as amené la danseuse, fait comme ton maître.

MYSAPOUF.

Danser! lumière du soleil!.. il vient justement de me prendre une crampe...

MOUMOUTH.

Mysapouf, je n'aime pas qu'on me résiste, et si j'appelle mes muets...

MYSAPOUF, vivement.

Non, non, c'est inutile... Je danserai de l'autre jambe.

MOUMOUTH.

Je te le conseille.

(Mysapouf, dont la contrariété est visible, se met à danser en vis-à-vis de Fatmé. Leurs manières empruntées et ridicules, excitent un rire général.)

MYSAPOUF, furieux et s'en prenant plus particulièrement à Rigobert.

Eh bien! qu'y a-t-il? et de quoi ris-tu, toi, qui n'étais pas grand chose tout à l'heure et qui ne seras peut-être rien dans quelques minutes.

Femmes libres.

5

Mysapouf!..

MOUMOUTH, allant se fâcher.

RIGOBERT.

Laisse-le dire, la jalousie l'étouffe, il faut bien qu'il se soulage.

MYSAPOUF.

Insolent parvenu, change de ton, ou je te ferai voir qu'un homme comme moi...

RIGOBERT, riant.

Parbleu ! un homme comme toi est un eunuque.

MYSAPOUF.

Oui, mais tu ne sais pas ce que c'est qu'un eunuque.

RIGOBERT.

Si fait, je le sais, et veux-tu que je te le prouve?..

Air de Mazaniello.

Suivant l'Homopod, l'illustrissime,
Eunuque est un mot masculin,
Toujours neutre par son régime,
Ou bien singulier féminin.
C'est un être amphibologique,
Une énigme, un imbroglio...

Ou bien encore...

Une règle d'arithmétique,
Dont le dernier chiffre est zéro.

TOUT LE MONDE, riant.

Ah ! ah ! ah !..

MYSAPOUF, en colère.

Zéro!.. zéro!.. ah ! tu multiplies les injures... eh bien ! alors, je n'écoute plus que mon ressentiment, et Moumouth va savoir jusqu'à quel point des fourbes, des intrigans ont abusé de sa confiance.

RIGOBERT, et ZERLINE, à part.

Nous sommes perdus !

ZIRZABELLE, à voix basse.

Laissez-moi faire, je vous sauverai.

(Elle profite de la préoccupation de Moumouth pour se mêler parmi les autres odalisques, et disparaît.)

MOUMOUTH, furieux.

Abuser de mes bontés ! se jouer de moi !.. Mysapouf, prends garde ; l'accusation que tu portes, peut faire tomber plus d'une tête !..

MYSAPOUF.

J'engage la mienne si je ne prouve ce que j'avance.

MOUMOUTH, vivement.

Eh bien ! parle... parle donc...

MYSAPOUF, troublé,

Oui, lumière du soleil, oui, balance de justice ; oui...

MOUMOUTH, perdant patience.

Oui !.. oui !.. mais achève donc, misérable.

RIGOBERT, à part.

Je ne souffrirais pas plus quand je serais dans de la friture bouillante.

MYSAPOUF, se remettant.

Tout de suite, mon doux maître, tout de suite. D'abord...

MOUMOUTH.

Mais au fait?..

MYSAPOUF.

Eh bien ! on te trompe... la négresse que tu avais tout à l'heure à tes côtés, n'est pas plus négresse que ce petit drôle de Zanco n'est grec ; l'une est un homme, et l'autre est une femme.

MOUMOUTH, avec surprise.

Est-il possible !

MYSAPOUF, continuant.

Fatmé, qui a surpris leur complot, te jurera comme moi...

ZERLINE, au sultan.

Que la moitié seule de ce qu'il dit, est vrai : Oui, grand Moumouth, et tu vas tout savoir. Pressentant le sort qui nous était réservé ; lorsque nous

fûmes attaqués par des pirates... (Montrant Rigobert.) Mon frère me fit prendre ce vêtement afin, du moins, de me conserver l'honneur.

RIGOBERT, à part.

Comme elle narre!

ZERLINE, continuant.

Amenée dans ton sérail, mais toujours fidèle à celui qui a partagé nos infortunes, je ne t'ai point désabusé, voilà mon seul crime. Quant à Zirzabelle, elle ne s'est déguisée comme tu l'as vue, que pour sauver mon amant; car c'est Fatmé qui, se croyant aimée de Berlingo, avait imaginé de le garder auprès d'elle, à l'aide du costume sous lequel le hasard a voulu qu'il te fût présenté.

MYSAPOUF.

Tu vois dans tout cela, seigneur...

MOUMOUTH.

Que toi et cette vieille, vous êtes les seuls ici, que je devrais punir... Cependant pour celle qui s'est joué de mon amour...

ZIRZABELLE, reparaisant sous son premier costume et venant se prosterner devant

Moumouth, à qui elle présente le mouchoir, que Berlingo en a reçu.

Si elle l'a offensé, ordonne de son sort, elle est prête à le subir.

MOUMOUTH.

Que vois-je?

ZIRZABELLE.

Ton humble esclave, Zirzabelle qui te demande la grâce de Noëmi.

MOUMOUTH, en demi-à-parté.

Par Mahomet! elle est encore mieux comme cela!

RIGOBERT.

Je crois bien, elle est changée du noir au blanc.

MOUMOUTH, à Zirzabelle.

Relève-toi.

MYSAPOUF.

Comment, après ce que je viens de t'apprendre, aucun châtiment...

MOUMOUTH.

Mon Dieu! non, et je n'ai pas même le plaisir de leur faire grâce, car d'après le dernier firman que j'ai signé ce matin, je n'ai plus à présent aucun droit sur elles.

TOUT LE MONDE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MOUMOUTH, à Mysapouf.

Je vais te le dire: écoutez tous...

LES FEMMES, vivement.

Écoutons, écoutons...

MOUMOUTH, lisant un parchemin qu'il déroule.

« Considérant que les femmes...

TOUTES.

Oh! les femmes!.. silence! silence!

MOUMOUTH, reprenant.

« Considérant que les femmes ont été trop long-temps frustrées des privilèges auxquels elles ont droit, abolissons, pour elles, l'esclavage, et les rendons libres. »

TOUTES LES FEMMES, avec joie.

Bravo! bravo!

MYSAPOUF, à part.

Des femmes libres! quelle horreur!..

RIGOBERT.

La femme libre!..oh! père Enfantin, où es-tu?

TOUTES LES FEMMES.

Bravo, Moumouth! bravo! vive Moumouth!

(A ce moment, on entend un grand bruit au-dehors.)

SCENE III.

LES MÊMES, GIAFAR, MUETS.

GIAFAR, accourant.

Ah! seigneur! un événement affreux...

TOUS, vivement.

Un événement!

GIAFAR, à Moumouth.

Les eunuques ont pris les armes, ils marchent contre toi.

MYSAPOUF, à part.

Ah! quelle heureuse nouvelle!

RIGOBERT.

Cela ne m'étonne pas; ton firman leur coupe le cou, c'est ce qui leur fait perdre la tête.

MOUMOUTH, avec colère.

Les traîtres! (A Giarar.) Et tu ne les as pas encore exterminés? Mon cimeterre!.. Je veux être le premier à châtier ces infâmes.

MYSAPOUF, à part, en sautant de frayeur.

J'en aurai la jaunisse, c'est sûr!

ZIRZABELLE, à Moumouth.

Non, non, ne l'expose pas. (A Giarar.) Réponds, n'y a-t-il que les eunuques qui se révoltent?

GIAFAR.

Oui, princesse.

ZIRZABELLE, au sultan.

Alors, c'est à nous seules, à nous, que tu as affranchies et qui ne voulons pas retomber dans l'esclavage, qu'appartient l'honneur de te défendre et de les combattre.

MOUMOUTH.

Y penses-tu?

ZERLINE.

Elle a raison. Cette affaire nous regarde, et nous serons assez fortes pour la mener à fin sans le secours de personne.

TOUTES LES FEMMES, vivement.

Oui, oui, des armes! des armes!

FATMÉ, se mêlant à elles.

Oui, des armes, et mort aux eunuques... Je me mets aussi contre eux, moi... ah! ah!

RIGOBERT.

Voilà qui est fort, par exemple!

MOUMOUTH.

Et trop original pour que je ne me donne pas le plaisir d'en voir le résultat. (A deux de ses muets.) Qu'on les conduise à l'arsenal et qu'on mette à leur disposition tout ce qui leur est nécessaire.

CHOEUR DES FEMMES.

Air de Fernand Cortez.

Partons, dépêchons-nous,

Point de vaines alarmes;

Courons chercher des armes,

Et nous les vaincrons tous.

(Fausse sortie.)

MYSAPOUF, voulant les retenir.

Écoutez mes avis,

Voyons, femmes charmantes,

Soyez moins guerroyantes;

LES FEMMES.

Non, vous serez occis.

MYSAPOUF.

Occis? oh! que non!

REPRISE DU CHOEUR.

Partons, dépêchons-nous, etc.

(Elles sortent rapidement suivies de quelques muets.)

SCENE IV.

MOUMOUTH, MYSAPOUF, RIGOBERT, GIAFAR, MUETS.

MYSAPOUF, implorant Moumouth.

Mon doux maître, permets que je te représente...

MOUMOUTH, à Giarar.

Qu'on arrête ce vieux singe; et comme il se pourrait qu'il ne fût pas

étranger aux événemens qui se préparent , s'il ne parvient à faire rentrer l'ennemi dans le devoir, que la première tête qui tombera, soit la sienne.

MYSAPOUF.

Mais sublime sultan, je suis aussi innocent de tout cela que l'oiseau qui vient de naître. Grace, je t'en conjure.

MOUMOUTH.

Ta grace ? si une seule de mes odalisques revient avec la moindre égratignure, je te fais crêver les yeux, couper le nez et arracher la langue.

MYSAPOUF, douloureusement et à part.

Mahomet ! serais-je assez mutilé !.. (Haut.) Et tout cela parce qu'une poignée de péronnelles...

MOUMOUTH.

N'en dis pas de mal, misérable... le parti qu'elles viennent de prendre, prouve que ce sont des femmes de courage ; et par les houris du prophète, maintenant que je les ai éprouvées, j'ai presque regret de les avoir rendues libres.

Air du pas redoublé.

Que n' puis-je avoir un régiment,
D'un' milice pareille !

RIGOBERT.

Tu n'es pas dégouté, vraiment,
Mais cette idée est vieille.
En Franc', dans nos jours de valeur,
Et d'éclans patriotes,
Nous avons eu, pour notre honneur,
Nos soldats sans culottes.

Mais les voici qui reviennent... Tudieu ! elles n'ont pas été longues à leur tolette !

MOUMOUTH, allant au-devant d'elles

Et comme elles sont jolies sous cet uniforme !

SCÈNE V.

LES MÊMES, TOUTES LES FEMMES.

(Elles sont armées de fusils, et portent le sabre, la giberne, le havre-sac et le schako. Zerline et Fatmé se sont emparé des tambours et Zirzabelle commande. Après quelques évolutions exécutées sur une musique guerrière, toutes défilent tambour battant devant Moumouth, auquel elles présentent les armes.)

MOUMOUTH, émerveillé et bas à Rigobert.

Suis-moi ; de la terrasse du harem, nous assisterons à leur triomphe.

ZIRZABELLE.

Et nous, aux eunuques.

TOUTES.

Aux eunuques !

(Elles sortent vivement. Les muets entraînent Mysapouf, d'autres emportent les candélabres placés sur les consoles. Moumouth, Rigobert entrent dans le cabinet de gauche.)

SCÈNE VI.

BERLINGO, seul.

(La scène est dans une obscurité complète. On entend au loin le bruit de la charge et de quelques coups de feu.)

BERLINGO, entrant tout effrayé.

D'où diable vient ce vacarme ?.. (Allant voir au fond.) Que vois-je ! des femmes armées !.. une révolution !.. ah ! mon Dieu ! ce maudit costume va me perdre... si, du moins, je pouvais dire comme cet autre « Nourri dans le sérail, j'en connais les détours, » j'aurais trouvé depuis long-temps la bienheureuse porte que je cherche... Je vais être surpris ; et pas la plus petite cachette !.. un homme qui a peur, tient pourtant si peu de place !

SCÈNE VII.

BERLINGO, MYSAPOUF, puis bientôt les EUNUQUES révoltés.

MYSAPOUF, accourant hors d'haleine.

Enfin, je leur échappe !.. si je pouvais joindre les autres... (Il se heurte avec Berlingo et restant stupéfait.) Mahomet ! qu'est-ce que cela !

BERLINGO, même jeu et à part.
Mahomet !.. c'est un turc...

MYSAPOUF, examinant son costume.
Qui es-tu donc, toi qui t'es permis...

BERLINGO, le reconnaissant.
Fatalité ! c'est le chef des eunuques !

MYSAPOUF, entendant un grand bruit au-dehors, remonte la scène.
Les révoltés !.. ah ! nous allons voir !..

CHOEUR D'EUNUQUES, paraissant au fond.

Air de la marche de Guillaume-Tell.

Avançons, avançons,
 En avant, marchons,
 Que ces nouveaux soldats
 Tombent dans nos lacs.
 Mahomet en courroux,
 N'a d'appui que nous ;
 Qu'ici tous
 Meurent sous nos coups.

PREMIER EUNUQUE, en apercevant Mysapouf.
Que vois-je !.. un français... qu'on le saisisse, et qu'il meure.

MYSAPOUF, se débattant.
Mais, mes bons amis, il y a qui proquo !..

Silence.

BERLINGO, à part, en remontant la scène.
Si je pouvais, grâce à l'obscurité...

PREMIER EUNUQUE, l'arrêtant.
Un autre !.. (Il l'examine, et trompé une seconde fois par le costume.) Se peut-il ! le seigneur Mysapouf !..

MYSAPOUF.
Quand je vous dis...

DEUXIÈME EUNUQUE, lui appliquant un coup de plat de sabre.
Tu ne veux pas te faire ?..

PREMIER EUNUQUE, à Berlingo.
Ah ! seigneur, c'est le prophète qui vous envoie pour vous mettre à notre tête.

BERLINGO, à part.
Oh ! la bonne méprise !

MYSAPOUF, se débattant toujours.
Mais, scélérats, vous ne voyez donc pas...

BERLINGO, à qui l'on vient de donner un sabre qu'il brandit en l'air.
Où, je me mettrai à votre tête... et... et vous verrez... et je vous prouverai... marchons...

TOUS.
Vive Mysapouf !

REPRISE DU CHOEUR.

Avançons, avançons, etc.

(Ils vont partir, emmenant Mysapouf ; à ce moment les femmes se présentent au fond et leur barrent le passage.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TOUTES LES FEMMES, puis **MOUMOUTH, RIGOBERT, MUETS, NÈGRES**, portant des torches allumées, et **GIAFAR** vers la fin de la scène.

ZIRZABELLE, qui a rangé sa troupe en ligne.
Bas les armes, ou vous êtes tous morts.

LES EUNUQUES.
Nous rendre à des femmes ?.. Jamais.

(Zirzabelle a commandé le feu ; pendant la mêlée qui devient générale, Berlingo se blottit dans un coin, Mysapouf disparaît et les eunuques culbutés, renversés de toutes parts, se voient bientôt contraints à déposer les armes. A ce moment Moumouth et Rigobert paraissent au fond, et les esclaves qui les suivent font main-basse sur les vaincus.)

CHORUS DES FEMMES.

Air : La victoire est à nous.
 La victoire est à nous! (bis.)
 Venez, accourez tous,
 Ils sont à nos genoux.

MOUMOUTH.

Par Mahomet! voilà un fait d'armes qui fera époque dans les fastes militaires de Stamboul. (Aux eunuques.) Et votre chef, coquins, qu'est-il devenu?

FATMÉ, désignant Berlingo que pendant l'action elle a coiffé de son tambour.
 Tenez, tenez, en voici déjà les jambes, le reste est à la suite, peut-être.
 TOUS, à la vue de Berlingo accroupi, et dans la situation la plus pitoyable.

Berlingo!

BERLINGO.

Oui, Berlingo, rompu, brisé et à demi étouffé.

RIGOBERT, riant de son ami.

Diable de farceur, va! se cacher dans un tambour... tu avais donc bien peur pour ta peau?

BERLINGO, que Zerline console.

Je te conseille de te moquer... c'est toi qui est cause de tout ça.

MOUMOUTH.

Mais Mysapouf?..

GIAFAR, entrant.

Mort; et de peur apparemment, car on ne lui a trouvé aucune blessure.

MOUMOUTH.

Eh bien! j'en suis content, cela m'évitera la peine de le faire pendre. (A Zirzabelle.) Maintenant, ma toute belle, qu'exiges-tu pour le service que tu viens de me rendre?

ZIRZABELLE.

Tu promets donc d'exécuter mes désirs?.. Eh bien! pour Berlingo, Zerline et Rigobert, cinquante bourses d'or, et la facilité de retourner dans leur patrie, s'il ne préfèrent s'établir à Stamboul. (Désignant les eunuques.) Quant à ceux-ci, leur admission aux incurables.

MOUMOUTH, galement.

Accordé; mais pour toi?

ZIRZABELLE.

Ta main... tu affranchis toutes tes femmes, il faut bien que tu en gardes au moins une.

MOUMOUTH.

Pas maladroit! cent quatre-vingt-dix-neuf rivales de moins, c'est de l'amour placé à deux cents pour cent d'intérêt! (A tout le monde.) Dès demain, je me marie; et ce ne sera pas certainement la chose la moins étrange que signalera mon règne.

CHORUS DES FEMMES.

Air : Honneur et gloire. (Muette de Portici)

Amis, célébrons la victoire,
 Qui comble en ce jour nos vœux,
 Hommage, honneur et gloire,
 A ce monarque généreux.
 Vive Moumouth, dont la bonté
 Nous a rendu la liberté!

MOUMOUTH, au public.

Air : Vaud. des Frères de lait.

J'ai bien assez frappé de ma férule,
 Nombre d'abus, je m'arrête un moment;
 Je ne veux pas avoir le ridicule
 De tout changer inconsidérément,
 Et j'ai besoin de votre assentiment.
 A nos lazzis, plus amusans que sages,
 Souriez donc, et daignez applaudir;
 Car les braves, sont un des vieux usages,
 Que je n'ai pas le projet d'abolir.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

PERSONNAGES.

MOUMOUTH, sultan de Stamboul.
MYSAPOUF, chef des eunuques.
RIGOBERT, industriel parisien.
BERLINGO, maître de danse, son ami et compatriote.
ISMAIL, vieux visir.
GIAFAR, capitaine des gardes.
ZERLINE, sœur de Rigobert, sous le costume d'un jeune grec.
ZIRZABELLE, géorgienne.
FATMÉ, vieille chinoise.
ERLISKA, tartare.
LYDIA, espagnole.
FANNY, anglaise.
CÉLIME, circassienne.
IDAMOE, albanaise.
NADIRE, arménienne.
NÈGRES, MUETS, EUNUQUES, ODALISQUES, ESCLAVES, etc.

ACTEURS.

MM. DANGUIN.
CHALET.
MUNIER.
RAYMOND.
PRADIER.
EDOUARD.
M^{mes} LÉONTINE.
MÉLANIE.
LAURE.
GÉRANVILLE.
VALMY.
RUPICK.
PAULINE.
CAMILLA.
MOREL C.